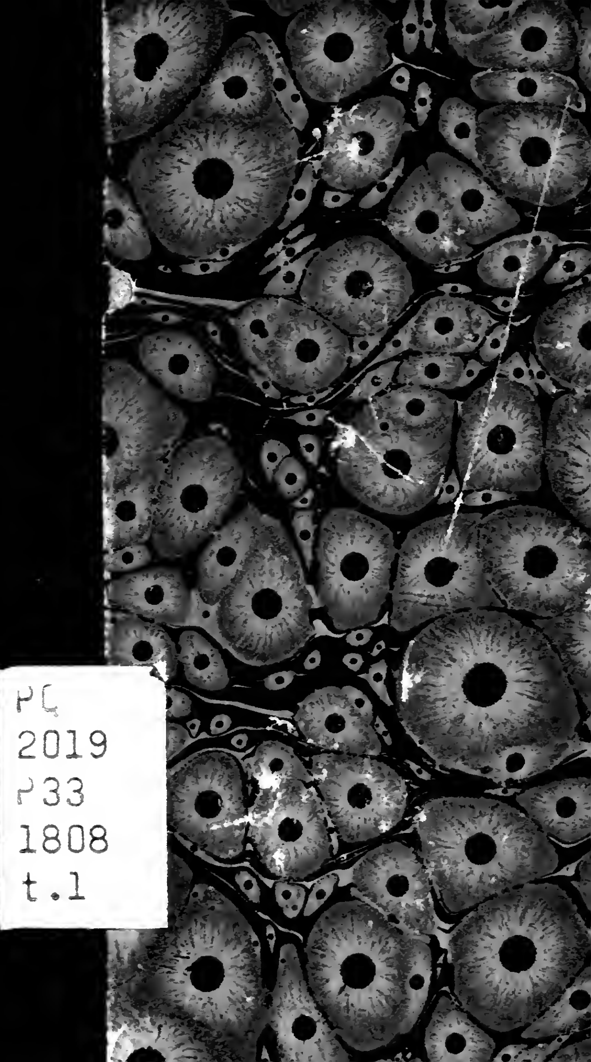
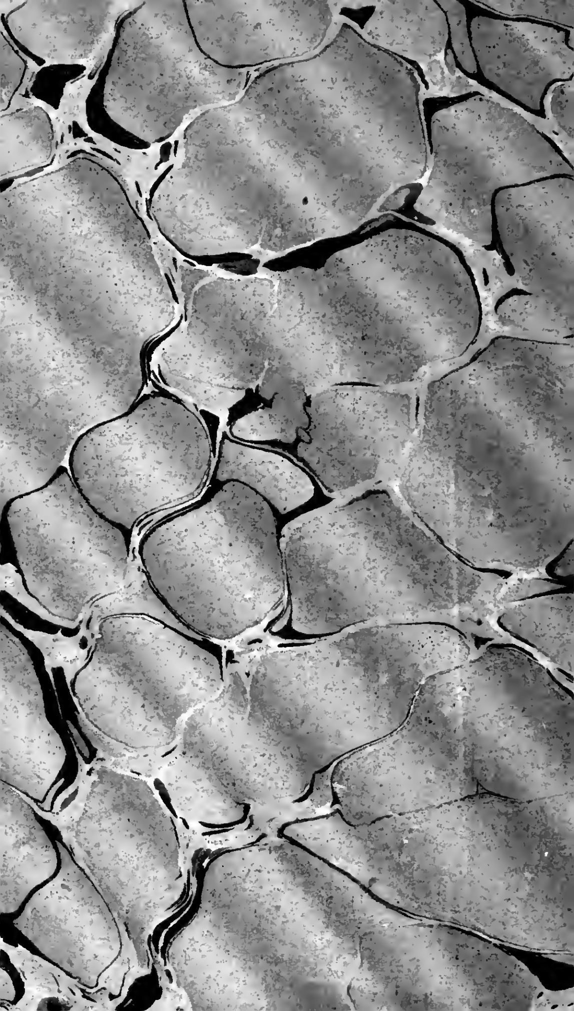
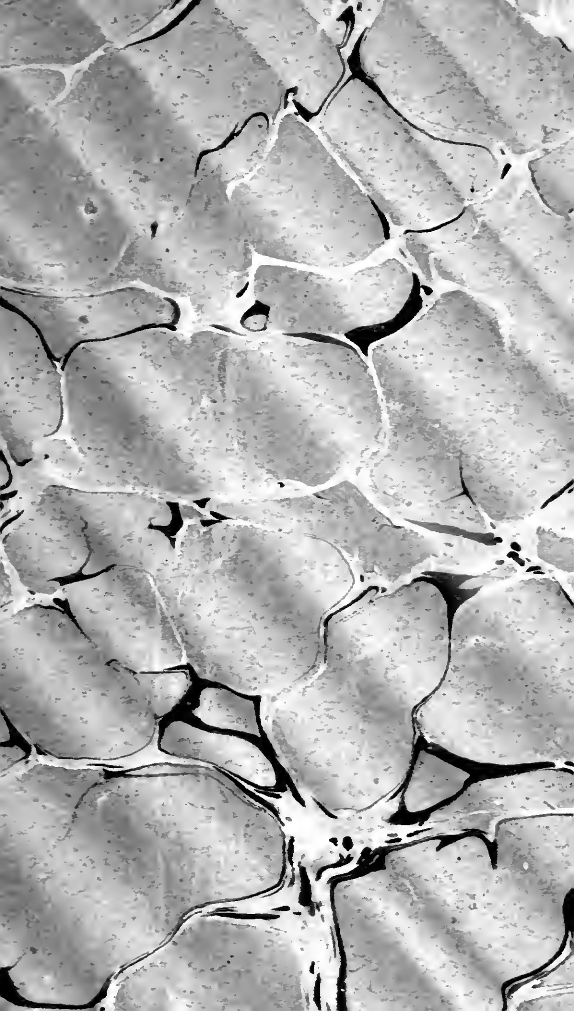






ŒUVRES
DE PARNY.



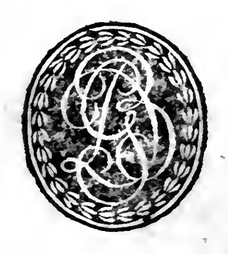
Evariste Parny

Membre de l'institut.



ŒUVRES D'ÉVARISTE PARNY.

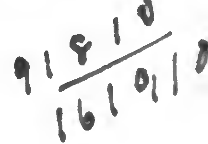
TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ DEBRAY, LIBRAIRE, AU GRAND BUFFON, RUE S.-HONORÉ, BARRIÈRE DES SERGENS.
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCVIII.



POÉSIES

ÉROTIQUES.

POÉSIES ÉROTIQUES.

LIVRE PREMIER.

LE LENDEMAIN.

A ÉLÉONORE.

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant,
Que tu craignais, même en le desirant;
En le goûtant, tu le craignais encore.
Eh! bien, dis-mois, qu'a-t-il donc d'effrayant?
Que laisse-t-il après lui dans ton ame?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,

Un doux regret, et sur-tout un desir.
Déjà la rose aux lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succède les molles langueurs,
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Ton sein doucement agité
Avec moins de timidité
Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui désespérait ton amant,
Et ton ame plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.

Ah ! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable,
Le seul baume pour nos douleurs,
Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs,
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature :
Non, le crime n'est pas si doux.

ÉGLOGUE.

Hier Nicette
Sous des bosquets
Sombres et frais
Marchait seulette,
Elle s'assit
Au bord de l'onde
Claire et profonde,
Deux fois s'y vit

Jeune et mignonne,
Et la fripponne
Deux fois sourit.
De l'imprudente
La voix brillante
Osait chanter
Et répéter
Chanson menteuse
Contre l'amour,
Contre l'amour
Qui doit un jour
La rendre heureuse.
Le long du bois
Je fais silence
Et je m'avance
En tapinois;
Puis je m'arrête,
Et sur sa tête
Faisant soudain
Pleuvoir les roses,
Qui sous ma main
S'offraient écloses :

« Salut à vous,
Mon inhumaine,
N'ayez courroux
Qu'on vous surprenne.
A vos chansons
Nous vous prenons
Pour Philomèle.
Aussi bien qu'elle
Vous cadenciez,
Ma toute belle;
Mais mieux feriez,
Si vous aimiez
Aussi bien qu'elle ».
— « J'ai quatorze ans,
Répond Nicette;
Suis trop jeunette
Pour les amans ».
— « Crois-moi, ma chère;
Quand on sait plaire,
On peut aimer.
Plaire, charmer,
Sur-tout aimer,

C'est le partage,
C'est le savoir
Et le devoir
Du premier âge ».
— « Oui ; mais cet âge,
Du moins chez vous,
Est dans ses goûts
Toujours volage.
Sur un buisson
Le papillon
Voit-il la rose ?
Il s'y repose.
Est-il heureux !
Amant frivole,
Soudain il vole
A d'autres jeux,
Mais la pauvrette,
Seule et muette,
Ne peut voler... »
Ici la belle
Voulait parler
Pour désoler

Mon cœur fidèle;
Mais un soupir
Vint la trahir,
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le tems,
L'épais feuillage,
Gazons naissans
A notre usage;
Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne sait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Et dont le cœur
Tout bas implore
Certain bonheur
Que sa pudeur
Redoute encore;
Tout en secret
Pressait Nicette;
A sa défaite
Tout conspirait.

Elle s'offense,
Gronde et rougit,
Puis s'adoucit,
Puis recommence,
Pleure et gémit,
Se tait, succombe,
Chancelle et tombe....

En rougissant
Elle se lève,
Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et me serrant
Avec tendresse,
Dit : « Fais serment
D'aimer sans cesse.
Que nos amours
Ne s'affaiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours!

ENVOI A ÉLÉONORE.

De cette idylle
J'ai pris le style
Chez les Gaulois;
Sa négligence
De la cadence
Brave les lois;
Mais à Nicette
Simple et jeunette
On passera
Ce défaut là.
Céder comme elle,
Ma toute belle,
Fut ton destin :
Sois donc fidelle
Aussi bien qu'elle;
C'est mon refrain.

LA DISCRÉTION.

O la plus belle des maîtresses !
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit ;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir ;
Défends à ton amour le plus léger soupir ;
Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur ;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.

Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas tròp bien cet air d'indifférence :
Je dirais, C'est un jeu, mais je craindrais toujours.

BILLET.

Dès que la nuit sur nos demeures
Planera plus obscurément,
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau frappera douze heures,
Sur les pas du fidèle Amour
Alors les Plaisirs par centaine
Voleront chez ma souveraine,
Et les Voluptés tour-à-tour
Prendront soin d'amuser leur reine.
Ils y resteront jusqu'au jour :
Et si la matineuse aurore
Oubliait d'ouvrir au soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

LA FRAYEUR.

Te souvient-il, ma charmante maîtresse,
De cette nuit où mon heureuse adresse
Trompa l'Argus qui garde tes appas?
Furtivement j'arrivai dans tes bras.
Tu resistais; mais ta bouche vermeille
A mes baisers se dérobait en vain;
Chaque refus amenait un larcin.
Un bruit subit effraya ton oreille,
Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain:
Des voluptés tu passas à la crainte,
L'étonnement vint reserrer soudain
Ton faible cœur palpitant sous ma main;
Tu murmurais, je riais de ta plainte:
Je savais trop que le dieu des amans
Sur nos plaisirs veillait dans ces momens.
Il vit tes pleurs; Morphée, à sa prière,
Du vieil Argus que réveillaient nos jeux

Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,
Et de son aîle enveloppa ta mère.
L'aurore vint plutôt qu'à l'ordinaire
De nos baisers interrompre le cours;
Elle chassa les timides Amours:
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah! si les dieux me laissait le pouvoir
De dispenser la nuit et la lumière,
Du jour naissant la jeune avant-courière
Viendrait bien tard annoncer le soleil;
Et celui-ci dans sa course légère
Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
L'ombre des nuits dureraient davantage,
Et les amours auraient plus de loisir.
De mes instans l'agréable partage
Serait toujours au profit du plaisir.
Dans un accord réglé par la sagesse,
A mes amis j'en donnerais un quart,
Le doux sommeil aurait semblable part;
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

VERS

GRAVÉS SUR UN ORANGER.

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours :
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfant de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage.

DIEU VOUS BÉNISSE.

Quand je vous dis, *Dieu vous bénisse*,
Je n'entends pas le Créateur,
Dont la main féconde et propice
Vous donna tout pour mon bonheur;
Encor moins le dieu d'hyménée,
Dont l'eau bénite infortunée
Change le plaisir en devoir:
S'il fait des heureux, l'on peut dire
Qu'ils ne sont pas sous son empire,
Et qu'il les fait sans le savoir.
Mais j'entends ce dieu du bel âge,
Qui sans vous serait à Paphos.
Or apprenez en peu de mots
Comme il bénit, ce dieu volage.
Le Desir, dont l'air éveillé
Annonce assez d'impatience,
Lui présente un bouquet mouillé

Dans la fontaine de Jouvence;
Les yeux s'humectent de langueur,
Le rouge monte au front des belles,
Et l'eau bénite avec douceur
Tombe dans l'ame des fidelles.
Soyez dévote à ce dieu-là,
Vous, qui nous prouvez sa puissance;
Éternuez en assurance;
Le tendre Amour vous bénira.

LE REMÈDE DANGEREUX.

O toi qui fut mon écolière
En musique, et même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serais mieux portant peut-être,
Si moins assidu près de toi,

Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avais ménagé des leçons
Où mon cœur mettait trop de zèle.
Ah! viens du moins, viens appaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle!
Ranime ma langueur mortelle,
Viens me plaindre, et qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encore avec elle.

DEMAIN.

Vous m'amusez par des caresses
Vous promettez incessamment,
Et vous reculez le moment
Qui doit accomplir vos promesses.
Demain, dites-vous tous les jours.

L'impatience me dévore;
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours;
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grace au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle :
Mais le tems, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant;
Dès *demain* vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.

LE REVENANT.

Ma santé fuit; cette infidelle
Ne promet pas de revenir,
Et la nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.

Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie ;
Vite je passe au dénouement,
La toile tombe, et l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde ;
Je reviendrai n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure
De ces revenans indiscrets,
Qui, précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,
Et dont la funèbre parure,
Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture ;
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du zéphir le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible ;
Tous mes soupirs seront pour vous ;

Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noués sans art,
Et disperseront au hasard
La faible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre,
Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière,
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,
Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue;
Si le sofa plus mollement
Cède au poids de votre paresse;
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse,
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse et touchante
Pourra murmurer des regrets;
Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui sous mes doitgs

Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savait m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je rejoindrai celles du mensonge,
Moi-même sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil :
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grace, embonpoint,
Je reverrai tout : mais quel dommage!
Les morts ne ressuscitent point.

LES PARADIS.

Croyez-moi, l'autre monde est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée :
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur.
Il en est bien peu d'agréables :

Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.
Vous mourez, nous dit Pythagore,
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais par vous est habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge,
Ments à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grace
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé.
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie,
Des armes, des combats, et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,

J'honnore la valeur, aux braves j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné,
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné:
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux aux pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas,
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Esclave fortuné, même après mon trépas,
Je ne veux plus quitter mon maître.
Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien;
Entouré de vapeurs brillantes,

Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.

Ce passe-temps est assez doux ;
Mais de ces Sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'un ombre.
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux:
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis on entrait avec eux.
Des Houris c'est l'heureux empire.
Là les attraits sont immortels ;
Hébé n'y vieillit point ; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigues aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos desirs,
L'Amour qui donne seul de la grace aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.

Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours ;
Et ce paradis des amours,
Auprès d'Éléonore on le trouve en ce monde.

FRAGMENT D'ALCÉE.

POÈTE GREC.

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignes de mes yeux ?
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les Dieux?
Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle ?
De quel droit ose-t-on m'arracher de tes bras ?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas ?
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,
Nous nous disions sans fin, Je t'aime, je t'adore ;

Quel mal ferait aux dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri si, près de moi couchée,
Tu remplissais tes yeux d'une molle langueur;
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée
Jetait dans tous mes sens une vive chaleur;
Si mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure,
Nous renaissions encor, pour encor expirer;
Quel mal ferait aux Dieux cette volupté pure?
La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.
Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère.
Ses regards étendus sur la nature entière,
Ne se fixent jamais sur un faible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime,
L'amour est un devoir, et l'inconstance un crime.
Laissons la vanité, riche dans ses projets,
Se créer sans effort une seconde vie;
Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité; rions de sa folie.
Cet abyme sans fond où la mort nous conduit

Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre élysée.
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour tenir leurs sujets sous la verge des lois;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.

PLAN D'ÉTUDES.

De vos projets je blâme l'imprudence;
Trop de savoir dépare la beauté,
Ne perdez point votre aimable ignorance,
Et conservez cette naïveté
Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le dieu du goût vous donna des leçons
Dans l'art chéri qu'inventa Terpsichore;
Un tendre amant vous apprit les chansons
Qu'on chante à Guide; et vous savez encore

Aux doux accens de votre voix sonore
De la guitare entremêler les sons.

Des préjugés repoussant l'esclavage,
Conformez-vous à ma religion ;
Soyez païenne ; on doit l'être à votre âge.
Croyez au dieu qu'on nommait Cupidon.
Ce dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconstance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier,
Et des erreurs de la moderne histoire
Ne chargez point votre faible mémoire.
Mais dans Ovide il faut étudier
Des premiers tems l'histoire fabuleuse,
Et de Paphos la chronique amoureuse.

Sur cette carte où l'habile graveur
Du monde entier resserra l'étendue,
Ne cherchez point quelle rive inconnue
Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur :
Mais connaissez Amathonte, Idalie,

Les tristes bords par Léandre habités,
Ceux où Didon a terminé sa vie,
Et de Tempé les vallons enchantés.
Égarez-vous dans le pays des fables ;
N'ignorez point les divers changemens
Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables.
Leur nom toujours sera cher aux amans.

Voilà l'étude amusante et facile
Qui doit par fois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile.
Vous possédez le talent de charmer ;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

PROJET DE SOLITUDE.

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers:
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers;
Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
Que nous faut-il de plus? cette île fortunée
Semble par la nature aux amans destinée.
L'océan la resserre, et deux fois en un jour

De cet asile étroit on achève le tour.
Là je ne craindrai plus un père inexorable.
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors mes paisibles journées.
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées :
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur
Viens ; la nuit est obscure et le ciel sans nuage ;
D'un éternel adieu saluons ce rivage,
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horison l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents ;
Sur les flots applanis Zéphire souffle à peine ;
Viens ; l'amour jusqu'au port conduira deux amans.

BILLET.

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidelle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

LE REFROIDISSEMENT.

Ils ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux!
Vous adorer, vous le dire, et vous plaire,
Sur vos desirs régler tous mes desirs,
C'était mon sort; j'y bornais mes plaisirs.
Aimé de vous, quels vœux pouvais-je faire?
Tout est changé: quand je suis près de vous,
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire;
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être,
Où j'y trouvais cette molle langueur,

Ce tendre feu que le desir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur.

A LA NUIT.

Toujours le malheureux t'appelle,
O nuit, favorable aux chagrins !
Viens donc, et porte sur ton aile
L'oubli des perfides humains.
Voile ma douleur solitaire ;
Et lorsque la main du sommeil
Fermera ma triste paupière,
O dieux ! reculez mon réveil ;
Qu'à pas lents l'Aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour ;
Importuns, gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

LA RECHUTE.

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras :
Les belles ne vous valent pas?
Leurs faveurs coûtent trop de peines.
Jouet de leur volage humeur,
J'ai rougi de ma dépendance :
Je reprends mon indifférence,
Et je retrouve le bonheur.
Le dieu joufflu de la vendange
Va m'inspirer d'autres chansons ;
C'est le seul plaisir sans mélange ;
Il est de toutes les saisons ;
Lui seul nous console et nous venge
Des maîtresses que nous perdons.
Que dis-je, malheureux! ah! qu'il est difficile
De feindre la gaîté dans le sein des douleurs!
La bouche sourit mal, quand les yeux sont en pleu

Repoussons loin de nous ce nectar inutile,
Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin,
Non, tu ne suffis plus à mon ame égarée.
Au cri des passions qui grondent dans mon sein
En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée:
Tu gémis de mes maux qu'il fallait prévenir;
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,
Et tu sonde ma plaie au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète:
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité;
Laisse moi m'enfoncer dans le sein des chimères,
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Il viendront ces paisibles jours,
Ces momens du réveil, où la raison sévère
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des Amours.
Le tems, qui d'une aile légère
Emporte en se jouant nos goûts et nos penchans,

Mettra bientôt le terme à mes égaremens.
O mes amis! alors échappé de ses chaînes,
Et guéri de ses longues peines,
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma faiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant les regretter encore.

ÉLÉGIE.

Oui, sans regret, du flambeau de mes jours
Je vois déjà la lumière éclipsée.
Tu vas bientôt sortir de ma pensée,
Cruel objet des plus tendres amours!
Ce triste espoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas.

Éléonore a juré mon trépas ;
Je veux aller où sa rigueur m'envoie,
Dans cet asile ouvert à tout mortel,
Où du malheur on dépose la chaîne,
Où l'on s'endort d'un sommeil éternel,
Où tout finit, et l'amour et la haine.
Tu gémiras, trop sensible Amitié !
De mes chagrins conserve au moins l'histoire,
Et que mon nom sur la terre oublié
Vienne par fois s'offrir à ta mémoire.
Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,
Premier objet que mon cœur a choisi.
Trop tard, hélas ! tu répandras des larmes.
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs.
Je te connais, et malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la mort, favorable à mes vœux,
De mes instans aura coupé la trame,
Lorsqu'un tombeau triste et silencieux

Renfermera ma douleur et ma flamme,
O mes amis! vous que j'aurais perdus,
Allez trouver cette beauté cruelle,
Et dites-lui : c'en est fait, il n'est plus.
Puissent les pleurs que j'ai versés pour elle
M'être rendus !.... Mais non, dieu des Amours,
Je lui pardonne ; ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

DÉPIT.

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidelle
Cachons nos pleurs ;
Aimons ailleurs ;
Trompons comme elle.

De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux;
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.
Qu'elle jouisse
De mes regrets,
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra;
L'essaim des Graces
S'envolera
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle!
Adieu l'espoir
Et le pouvoir

D'être infidelle.
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle
Je sourirai,
Et je dirai :
Elle fut belle.

A UN AMI

TRAHÍ PAR SA MAÎTRESSE.

Quoi ! tu gémis d'une inconstance !
Tu pleures nouveau Céladon ?
Ah ! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme ?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton ame !

Plus aisément tu fixerais
Des arbres le tremblant feuillage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des guérets
Que balance un zéphyr volage.

Elle t'aimait de bonne foi;
Mais pouvait-elle aimer sans cesse?
Un rival obtient sa tendresse;
Un autre l'avait avant toi,
Et dès demain, je le parie,
Un troisième, plus insensé,
Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut au pays de Cythère
A frippon frippon et demi.
Trahis pour n'être point trahi;
Préviens même la plus légère;
Que ta tendresse passagère
S'arrête où commence l'ennui.
Mais que fais-je? et dans ta faiblesse

Devrais-je ainsi te secourir?
Ami, garde toi d'en guérir :
L'erreur sied bien à la jeunesse.
Va, l'on se console aisément
De ses disgraces amoureuses;
Les amours sont un jeu d'enfant;
Et, crois-moi, dans ce jeu charmant,
Les dupes mêmes sont heureuses.

IL EST TROP TARD.

Rappellez-vous ces jours heureux,
Où mon cœur crédule et sincère
Vous présenta ses premiers vœux.
Combien alors vous m'étiez chère!
Quels transports! quel égarement!
Jamais on ne parut si belle
Aux yeux enchantés d'un amant;
Jamais un objet infidèle
Ne fut aimé plus tendrement.

Le tems sut vous rendre volage;
Le tems a su m'en consoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage:
Cessez donc de le rappeler.
De mon silence en vain surprise,
Vous semblez revenir à moi;
Vous réclamez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avais promise:
Grace à votre légéreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvait seule vous la rendre
L'on n'est bien trompé qu'une fois.
De l'illusion, je le vois,
Le bandeau ne peut se reprendre.
Échappé d'un piège menteur,
L'habitant ailé du bocage
Reconnaît et fuit l'esclavage
Que lui présente l'oiseleur.

A MES AMIS.

Rions, chantons, ô mes amis !
Occupons-nous à ne rien faire.
Laissons murmurer le vulgaire :
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du tems qui nous presse ;
Mais jouissons dans la jeunesse ;
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

AUX INFIDELLES.

A vous qui savez être belles,
Favorites du dieu d'amour,
A vous, maîtresses infidelles,
Qu'on cherche et qu'on fuit tour-à-tour,
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et sur-tout voluptés nouvelles !
Écoutez. Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore, et vous gronde;
Pour moi, je vous dis grand merci.
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui;
Vous seules variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs:
Vous piquez au jeu les acteurs;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène;
Le tourbillon qui vous entraîne

Vous prête des appas plus doux;
Le lendemain d'un rendez-vous
L'amant vous reconnaît à peine;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'apperçoivent que vos charmes;
Près de vous naissent les alarmes,
Les plaintes, jamais les dégoûts;
En passant Caton vous encense;
Heureux même par vos rigueurs,
Chacun poursuit votre inconstance;
Et s'il n'obtient pas des faveurs,
Il obtient toujours l'espérance.

RETOUR A ÉLÉONORE.

Ah! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les dieux jaloux,
C'est dans le tems où crédule et sincère
J'étais heureux, et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle:

Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.
O toi, qui fut ma maîtresse fidelle
Tu ne l'es plus! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avances!
Ils sont passés; déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi?
De ces soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disais: « Le devoir et l'honneur
« Ne veulent point que je sois votre amante.
« N'espérez rien; si je donnais mon cœur,
« Vous tromperiez ma jeunesse imprudente:
« On me l'a dit, votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta sagesse craintive;
Et cependant tu ne me fuyais pas;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas;

Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi ;
Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnai, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul dieu que j'adore,
Au dieu chéri par toi-même adoré ;
De tes erreurs j'ai causé la première ;
De mes erreurs tu seras la dernière.
Et si jamais ton amant égaré
Pouvait changer ; s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire ;
Ah ! puisse alors le ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir !

Bientôt après dans ta paisible couche
Par le plaisir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri, si doux pour un amant !
Tu combattais, timide Éléonore ;
Mais le combat fut bientôt terminé :
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.

Ta main pourtant me refusait encore
Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable!
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur!
Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable!
Tu souriais, tu pleurais à la fois,
Tu m'arrêtais dans mon impatience,
Tu me nommais, tu gardais le silence:
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais en tombant dans mes bras:
Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas,
Tu le disais! je t'aime, et tu m'oublies.

PALINODIE.

Jadis, trahi par ma maîtresse,
J'osai calomnier l'Amour;
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour
Succède un siècle de tristesse.
Alors, dans un accès d'humeur,
Je voulus prêcher l'inconstance.
J'étais démenti par mon cœur;
L'esprit seul a commis l'offence.

Une amante m'avait quitté;
Ma douleur s'en prit aux amantes.
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes.
Le dépit m'avait égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes,
Celui de noircir par mes rimes
Un sexe toujours adoré;

Que l'amour a fait notre maître,
Qui seul peut donner le bonheur,
Qui sans notre exemple peut-être
N'aurait jamais été trompeur.
Malheur à toi, lyre fidelle,
Où j'ai modulé tous mes airs,
Si jamais un seul de mes vers
Avait offensé quelque belle !

Sexe léger, sexe charmant,
Vos défauts sont votre parure.
Remerciez bien la nature,
Qui vous ébaucha seulement.
Sa main bizarre et favorable
Vous orne mieux que tous vos soins;
Et vous plairiez peut-être moins,
Si vous étiez toujours aimable.

LE RACOMMODEMENT.

Nous renaîssons, ma chère Éléonore;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœux qui vient de se former
Avec le tems se resserrer encore!
Devions nous croire à ce bruit imposteur,
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle!
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi: mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aîle des amours;
Comme un ruisseau qui murmure à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.

Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacherons aux regards de l'envie ;
Et l'on dira, quand nous ne serons plus :
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

LES SERMENS.

Oui, j'en atteste la nuit sombre,
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparaître avant mes desirs ;
J'atteste l'étoile amoureuse,
Qui pour voler au rendez-vous,
Me prête sa clarté douteuse ;
Je prends à témoins ces verroux,
Qui souvent réveillaient ta mère,
Et cette parure étrangère,
Qui trompe les regards jaloux ;
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes dieux ;
T'aimer est le bonheur suprême ;
Il n'en est point d'autre à mes yeux.

Viens donc, ô ma belle maîtresse,
Perdre tes soupçons dans mes bras;
Viens t'assurer de ma tendresse,
Et du pouvoir de tes appas,
Aimons, ma chère Éléonore,
Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du sommeil,
Durant la nuit aimons encore.

SOUVENIR.

Déja la nuit s'avance, et du sombre orient
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'existence heureux délassement,
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient,
Et vous qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asile, et sur mes yeux lassés

Secouez les pavots et les aimables songes.
Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux,
Je pressais dans mes bras ma maîtresse timide ;
Voici l'alcove sombre où d'une aile rapide
L'essaim des voluptés volait au rendez-vous ;
Voici le lit commode où l'heureuse licence
Remplaçait par degrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur !
La nature aisément vous réduit au silence ;
Et vous vous dissipez au flambeau de l'amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
Momens délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés se cherchent pour s'unir,
Où de douces fureurs s'emparant de notre ame,
Laissent un libre cours au bizarre desir ;
Momens plus enchanteurs, mais prompts à disparaître,
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être,
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir,
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse :
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir ;

Et vous fuyez sur-tout avec trop de vîtesse ;
Hélas ! on vous regrette avant de vous sentir.
Mais non, l'instant qui suit est bien plus doux encore;
Un long calme succède au tumulte de ses sens ;
Le feu qui nous brûlait par degrés s'évapore ;
La volupté survit aux pénibles élans ;
L'ame sur son bonheur se repose en silence ;
Et la réflexion, fixant la jouissance,
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne saurait ajouter qu'un peu plus de lenteur.

LE SONGE.

A M. DE F.....

Corrigé par tes beaux discours,
J'avais résolu d'être sage ;
Et dans un accès de courage,
Je congédiais les Amours

Et les chimères du bel âge.
La nuit vint ; un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles ;
Tous mes songes, purs et faciles,
Promettaient un sage réveil.
Mais quand l'aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit,
L'amour vint s'offrir à ma vue.
Le sourire le plus charmant
Errait sur sa bouche ingénue:
Je le reconnus aisément.
Il s'approcha de mon oreille.
« Tu dors, me dit-il doucement ;
Et tandis que ton cœur sommeil,
L'heure s'écoule incessamment.
Ici-bas tout se renouvelle ;
L'homme seul vieillit sans retour ;
Son existence n'est qu'un jour
Suivi d'une nuit éternelle,
Mais encor trop long sans amours. »

A ces mots j'ouvris la paupière.
Adieu sagesse, adieu projets,
Revenez, enfans de Cythère,
Je suis plus faible que jamais.

MA RETRAITE.

Solitude heureuse et champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
La raison me ramène à vous;
Recevez, enfin votre maître.
Je suis libre; j'échappe à ces soins fatigans,
A ces devoirs jaloux qui surchargent la vie.
Aux tyranniques lois d'un monde que j'oublie
Je ne soumettrai plus mes goûts indépendans.
Superbes orangers, qui croissez sans culture,
Versez sur moi vos fleurs, votre ombre et vos parfums;
Mais sur-tout dérobez aux regards importuns
Mes plaisirs, comme vous enfans de la nature.
On ne voit point chez moi ces superbes tapis

Que la Perse à grands frais teignit pour notre usage;
Je ne repose point sous un dais de rubis;
Mon lit n'est qu'un simple feuillage.
Qu'importe? le sommeil est-il moins consolant?
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables?
Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant,
Et les voluptés moins durables?
Pendant la nuit, lorsque je peux
Entendre dégouter la pluie,
Et les fils bruyans d'Orythie
Ébranler mon toit dans les jeux;
Alors si mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie
Puis je encor former d'autres vœux
Qu'irais-je demander aux dieux,
A qui mon bonheur fait envie?

Je suis au port, et je me ris
De ces écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un souris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris;

Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.

La scène des plaisirs va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Épicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure;
Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune maîtresse,
J'irai me plaindre à l'Amitié,
Et confier à sa tendresse
Un malheur bientôt oublié.
Bientôt? oui, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate Amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré long-temps détestera la vie;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible,
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus:
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.

AU GAZON

FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazons voluptueux.
Qu'à midi Zéphyr amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse

Ployez toujours avec souplesse ;
Mais sur-le-champ relevez-vous :
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage ;
Vous me feriez trop de jaloux.

LE VOYAGE MANQUÉ.

A M. DE F....

Abjurant ma douce paresse,
J'allais voyager avec toi ;
Mais mon cœur reprend sa faiblesse ;
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais ;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déja mon inconstance,

Se plaint et ne m'écoute pas.
A ses reproches, à ses charmes,
Mon cœur ne sait pas résister.
Qui! moi, je pourrais la quitter!
Moi, j'aurais vu couler ses larmes,
Et je ne les essuîrais pas!
Périssent les lointains climats
Dont le nom causa ses alarmes!
Et toi, qui ne peux concevoir
Ni les amans, ni leur ivresse;
Toi, qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars: mes vœux te suivront sans cesse.
Mais crains d'oublier ta sagesse
Aux lieux que tu vas parcourir;
Et défends-toi d'une faiblesse
Dont je ne veux jamais guérir.

LE CABINET DE TOILETTE.

Voici le cabinet charmant
Où les Graces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement.
Tout m'y rapelle ma maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits ;
Je crois l'entendre ; et mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Toucha l'albâtre de son sein ;
Il se dérangea sous ma main,
Et mes lèvres prirent sa place.
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formaient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine

Où ses charmes sont en prison.
J'apperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine:
Ce lin, ce dernier vêtement...
Il a couvert tout ce que j'aime;
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser dans ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asile mystérieux
De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux;
Plus tendrement mon cœur soupire;
L'air et les parfums qu'on respire
De l'amour allument les feux.
Parais; ô maîtresse adorée!
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs;
Du tems viens connaître l'usage;
Et redoubler tous les desirs
Qu'à fait naître ta seule image.

L'ABSENCE.

Huit jours sont écoulés, depuis que dans ces plaines
Un devoir importun a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur, mais ne l'éprouvez pas.
Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.
De mes jeunes amis la bruyante alégresse
Ne peut un seul moment distraire ma tristesse;
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaîté ma voix plaintive et tendre,
Je demande à la nuit, je redemande au jour
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportais l'ennui;
L'espoir me consolait : mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.

Ah ! vous m'avez ôté toutes mes jouissances ;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux.
Vous seule me restez, ô mon Éléonore !
Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux ;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

MA MORT.

De mes pensers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles et flatteurs
Viennent par fois suspendre les douleurs
Dont les amours ont parsemé ma vie,
Lyre fidelle, où mes doigts paresseux
Trouvent sans art des sons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma maîtresse absente,

Objet chéri, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuse ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,

En les chantant, je baise ses appas ;
Si tes regards, dans un tendre délire,
Sur ton ami tombent languissamment ;
A mes accens si tu daignes sourire ;
Si tu fais plus, et si mon humble lyre
Sur tes genoux repose mollement ;
Qu'importe à moi le reste de la terre ?
Des beaux esprits qu'importe la rumeur,
Et du public la sentence sévère ?
Je suis amant, et ne suis point auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible ;
Trop de clarté fait peur au doux plaisir.
Je ne suis rien, et ma muse paisible
Brave en riant son siècle et l'avenir.
Je n'irai pas sacrifier ma vie
Au fol espoir de vivre après ma mort.
O ma maîtresse ! un jour l'arrêt du sort
Viendra fermer ma paupière affaiblie.
Lorsque tes bras, entourant ton ami,
Soulageront sa tête languissante,
Et que ses yeux soulevés à demi
Seront remplis d'une flamme mourante ;

Lorsque mes doigts tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,
Et que mon cœur, s'échappant sur ma bouche,
De tes baisers recevra le dernier;
Je ne veux point qu'une pompe indiscrète
Vienne trahir ma douce obscurité,
Ni qu'un airain à grand bruit agité
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon asile, heureux et méconnu,
Indifférent au reste de la terre,
De mes plaisirs je lui fais un mystère:
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

L'IMPATIENCE.

O ciel! après huit jours d'absence,
Après huit siècles de desirs,
J'arrive, et ta froide prudence
Recule l'instant des plaisirs
Promis à mon impatience!

« D'une mère je crains les yeux ;
« Les nuits ne sont pas assez sombres ;
« Attendons plutôt qu'à leurs ombres
« Phébé ne mêle plus ses feux.
« Ah ! si l'on allait nous surprendre !
« Remets à demain ton bonheur ;
« Crois-en l'amante la plus tendre,
« Crois-en ses yeux et sa rougeur,
« Tu ne perdras rien pour attendre ».
Voilà les vains raisonnemens
Dont tu veux payer ma tendresse ;
Et tu feins d'oublier sans cesse
Qu'il est un dieu pour les amans.
Laisse à ce dieu qui nous appelle
Le soin d'assoupir les jaloux,
Et de conduire au rendez-vous
Le mortel sensible et fidèle
Qui n'est heureux qu'à tes genoux.
N'oppose plus un vain scrupule
A l'ordre pressant de l'Amour :
Quand le feu du desir nous brûle,
Hélas ! on vieillit dans un jour.

RÉFLEXION AMOUREUSE.

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse;
Des voluptés je sens déja l'ivresse;
Et le desir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du desir;
Sa folle ardeur abrège le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

LE BOUQUET DE L'AMOUR.

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,
Et les ennuyeuses caresses,
Pleuvent sans doute à tes cotés.

Après ces complimens sans nombre,
L'amour fidèle aura son tour,
Car dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le plaisir tendre et discret,
Frappant doucement à ta porte,
T'offrir ses vœux et son bouquet.

Quand l'âge aura blanchi ma tête,
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.

DÉLIRE.

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vîtesse a trompé mes desirs;
Il est passé, ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.

Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté;
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle;
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,
Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser, il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles desirs;
La jouissance est long-temps différée;
Il la prolonge, et son ame enivrée

Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant ! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue ;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah ! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux ;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux !
Nous sommes seuls, je desire, et tu m'aimes ;
Reste sans voile, ô fille des Amours !
Ne rougis point, les Graces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Par-tout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Par-tout mes doigts effleurent le satin.
Faible pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Eléonore ; amour est mon complice.

Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encor, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sur le mien.
Ah! laisse-moi, dans mes transports avides!
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui; ton haleine a coulé dans mon cœur,
Des voluptés elle y porte la flamme;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçoit toute mon ame.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur!

Puissent ainsi s'écouler nos journées
Aux voluptés en secret destinées!
Qu'un long amour m'assurent tes attraits;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie;
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présens de Vénus!
Il faut mourir quand on vous a perdus!

LES ADIEUX.

Séjour triste, asile champêtre,
Qu'un charme embellit à mes yeux,
Je vous fuis, pour jamais peut-être !
Recevez mes derniers adieux.
En vous quittant mon cœur soupire.
Ah ! plus de chansons, plus d'amours.
Éléonore !.... Oui, pour toujours
Près de toi je suspends ma lyre.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIE I.

Du plus malheureux des amans
Elle avait essuyé les larmes,
Sur la foi des nouveaux sermens
Ma tendresse était sans alarmes;
J'en ai cru son dernier baiser;
Mon aveuglement fut extrême.
Qu'il est facile d'abuser
L'amant qui s'abuse lui-même!

Des yeux timides et baissés,
Une voix naïve et qui touche,
Des bras autour du cou passés,
Un baiser donné sur la bouche,
Tout cela n'est point de l'amour.
J'y fus trompé jusqu'à ce jour.

Je divinisais les faiblesses;
Et ma sotte crédulité.
N'osait des plus folles promesses
Soupçonner la sincérité,
Je croyais sur-tout aux caresses.

Hélas! en perdant mon erreur,
Je perds le charme de la vie.
J'ai par-tout cherché la candeur,
Par-tout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaisir trompeur,
Je renonce à mon infidelle;
Et, dans ma tristesse mortelle,
Je me repens de mon bonheur.

ÉLÉGIE II.

C'en est donc fait ! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée.
Elle a détruit par des nœuds solennels
Les nœuds secrets qui l'avaient enchaînée.

Et moi, long-temps exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disais : Elle sera fidelle ;
J'en crois son cœur et ses derniers adieux.
Dans cet espoir, j'arrivais sans alarmes.
Je tressaillis en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachait tant de charmes ;
Et le plaisir faisait couler mes larmes.
Je payai cher ce plaisir imposteur !
Prêt à voler aux pieds de mon amante,
Dans un billet tracé par l'inconstante

Je lis son crime, et je lis mon malheur.
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Éléonore ! ô dieux ! est-il possible !
Il est donc fait et prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi ?
Éléonore autrefois si timide,
Éléonore aujourd'hui si perfide,
De tant de soins voilà donc le retour !
Voilà le prix d'un éternel amour !
Car ne crois pas que jamais je t'oublie :
Il n'est plus temps, je le voudrais en vain ;
Et malgré toi tu feras mon destin ;
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison,
Tu veux encor m'arracher ton pardon :
Pour l'obtenir, tu dis que mon absence
A tes tyrans te livra sans défense.
Ah ! si les miens, abusant de leurs droits,
Avaient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner sans consulter mon choix,
L'amour, plus saint, plus fort que la nature,

Aurait bravé leur injuste pouvoir;
De la constance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière est un ordre suprême :
Trompé par toi, rejeté de tes bras,
Je te pardonne, et je ne me plains pas;
Puisse ton cœur te pardonner de même!

ÉLÉGIE III.

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver?
Ne parle plus d'Éléonore;
Rejette ces chiffres menteurs:
Le tems a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

ÉLÉGIE IV.

Dieu des amours, le plus puissant des dieux,
Le seul du moins qu'adora ma jeunesse.
Il m'en souvient, dans ce moment heureux
Où je fléchis mon ingrate maîtresse,
Mon cœur crédule et trompé par vous deux,
Mon faible cœur jura d'aimer sans cesse.
Mais je révoque un serment indiscret.
Assez long-tems tu tourmentas ma vie,
Amour, amour, séduisante folie!
Je t'abandonne, et même sans regret.
Loin de Paphos la raison me rappelle;
Je veux la suivre et ne plus suivre qu'elle.

Pour t'obéir je semblais être né :
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,
Je me soumis sans peine à ta puissance.
Ton injustice a lassé ma constance :

Tu m'as puni de ma fidélité.
Ah! j'aurais dû, moins tendre et plus volage,
User des droits accordés au jeune âge.
Oui, moins soumis, tu m'aurais mieux traité.
Bien insensé celui qui près des belles
Perd en soupirs de précieux instans!
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles;
Tous les plaisirs sont pour les inconstans.

ÉLÉGIE V.

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'aurore;
Le dieu du jour la suit avec lenteur.
Moment heureux! la nature est tranquille,
Zéphyre dort sur la fleur immobile,
L'air plus serein a repris sa fraîcheur,
Et le silence habite mon asile.
Mais quoi! le calme est aussi dans mon cœur!

Je ne vois plus la triste et chère image
Qui s'offrait seule à ce cœur tourmenté;
Et la raison, par sa douce clarté,
De mes ennuis dissipe le nuage.
Toi, que ma voix implorait chaque jour,
Tranquillité, si long-tems attendue,
Des cieux enfin te voilà descendue.
Pour remplacer l'impitoyable Amour.
J'allais périr; au milieu de l'orage
Un sûr abri me sauve du naufrage,
De l'aquilon j'ai trompé la fureur;
Et je contemple, assis sur le rivage,
Des flots grondant la vaste profondeur.
Fatal objet, dont j'adorais les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.
Je t'obéis enfin; sois sans alarmes;
Je sens pour toi mon ame se fermer.
Je pleure encor; mais j'ai cessé d'aimer;
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

ÉLÉGIE VI.

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidelle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence, et jamais le repos.
Par les sombres détours d'une route inconnue
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue :
De quel étonnement tous mes sens sont frappés !
Quel calme ! quels objets ! quelle immense étendue!
La mer paraît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue.
Le zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs ;
De l'aquilon par fois on y sent les rigueurs ;
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs ;
La pierre calcinée atteste son passage :

L'arbre y croît avec peine; et l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste et sauvage.
Tout se tait, tout est mort; mourez, honteux soupirs,
Mourez, importuns souvenirs
Qui me retracez l'infidelle,
Mourez, tumultueux desirs,
Ou soyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher;
Ici même, avec tous ses charmes,
L'ingrate encor me vient chercher;
Et son nom fait couler des larmes
Que le temps aurait dû sécher.
O dieux! ô rendez-moi ma raison égarée;
Arrachez de mon cœur cette image adorée;
Éteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon ame toute entière.
Ah! l'on devrait cesser d'aimer
Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs la plainte et les regrets
Coulent de mon ame attendrie,
J'avance, et de nouveaux objets

Interrompent ma rêverie.
Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différens,
Qui, changés tout-à-coup en rapide torrens,
Traversent à grand bruit les ravines profondes,
Roulent avec leurs flots le ravage et l'horreur,
Fondent sur le rivage, et vont avec fureur
Dans l'océan troublé précipiter leurs oudes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève et va frapper les cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté.
Mon œil rapidement porté
De torrens en torrens, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.
O nature! qu'ici je ressens ton empire!
J'aime de ce désert la sauvage âpreté;
De tes travaux hardis j'aime la majesté;
Oui, ton horreur me plaît; je frissonne et j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie!
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins!

Je venais oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrète a prononcé son nom;
Je l'ai redit cent fois, et l'écho solitaire
De ma voix douloureuse a prolongé le son;
Ma main l'a gravé sur la pierre;
Au mien il est entrelacé.
Un jour le voyageur, sous la mousse légère,
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reste effacé.
Soudain il s'écrira: Son amour fut extrême;
Il chanta sa maîtresse au fond de ces déserts.
Pleurons sur ses malheurs, et relisons les vers
Qu'il soupira dans ce lieu même.

ÉLÉGIE VII.

Il faut tout perdre, il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquens interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;

Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnaîtrons l'amour et son langage,
Nos doux projets, vos sermens oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'était trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur
Adoucissait et trompait ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence et le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des momens plus doux,
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
En le trompant, consolait mon chagrin:

Et vous craignez d'adoucir ma souffrance,
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrace,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah ? j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma faiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore et gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE VIII.

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre,
Hélas ? c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,

Que les sermens sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe,

ÉLÉGIE IX.

Toi, qu'importune ma présence,
A tes nouveaux plaisirs je laisse un libre cours;
Je ne troublerai plus tes nouvelles amours;
Je remets à ton cœur le soin de ma vengeance.
Ne crois pas m'oublier; tout t'accuse en ces lieux;
Ils savent tes sermens, ils sont pleins de mes feux,
Ils sont pleins de ton inconstance.
Là, je te vis, pour mon malheur:
Belle de ta seule candeur,
Tu semblais une fleur nouvelle,
Qui, loin du zéphir corrupteur,
Sous l'ombrage qui la recèle
S'épanouit avec lenteur.

C'est ici qu'un sourire approuva ma tendresse;
Plus loin, quand le trépas menaçait ta jeunesse,
Je promis à l'Amour de te suivre au tombeau.
Ta pudeur, en ce lieu, se montra moins farouche,
Et le premier baiser fut donné par ta bouche;
Des jours de mon bonheur ce jour fut le plus beau.
Ici, je bravai la colère
D'un père indigné contre moi;
Renonçant à tout sur la terre,
Je jurai de n'être qu'à toi.
Dans cette alcove obscure... ô touchantes alarmes!
O transports! ô langueur qui fait couler des larmes!
Oubli de l'univers! ivresse de l'amour!
O plaisirs passés sans retour!
De ces premiers plaisirs l'image séduisante
Incessamment te poursuivra;
Et, loin de l'effacer, le tems l'embellira.
Toujours plus pure et plus touchante
Elle empoisonnera ton coupable bonheur,
Et punira tes sens du crime de ton cœur,
Oui, tes yeux prévenus me reverront encore;
Non plus comme un amant tremblant à tes genoux,

Qui se plaint sans aigreur, menace sans courroux,
Qui te pardonne et qui t'adore ;
Mais comme un amant irrité,
Comme un amant jaloux qui tourmente le crime,
Qui ne pardonne plus, qui poursuit sa victime,
Et punit l'infidélité.
Par-tout je te suivrai, dans l'enceinte des villes,
Au milieu des plaisirs, sous les forêts tranquilles,
Dans l'ombre de la nuit, dans les bras d'un rival.
Mon nom de tes remords deviendra le signal.
Éloigné pour jamais de cette île odieuse,
J'apprendrai ton destin, je saurai ta douleur ;
Je dirai : Qu'elle soit heureuse!
Et ce vœu ne pourra te donner le bonheur.

ÉLÉGIE X.

Par cet air de sérénité
Par cet enjoûment affecté,
D'autres seront trompés peut-être;
Mais mon cœur vous devine mieux;
Et vous n'abusez point des yeux
Accoutumés à vous connaître.
L'asprit vole à votre secours,
Et, malgré vos soins, son adresse
Ne peut égayer vos discours;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tristesse.
Vous cachez en vain vos douleurs;
Vos soupirs se font un passage;
Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs;
Déjà vous négligez vos charmes;
Ma voix fait naître vos alarmes;

Vous abrégez nos entretiens;
Et vos yeux noyés dans les larmes
Évitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles
Vont s'augmenter de vos chagrins!
Malgré les dieux et les humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.
Objet du plus parfait amour,
Unique charme de ma vie,
O maitresse toujours chérie,
Faut-il te perdre sans retour!
Ah! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourmens!
Si du plus tendre des amans
La prière a quelque puissance,
Trahis mieux tes premiers sermens;
Que ton cœur me plaigne et m'oublie.
Permets à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causent ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs.
J'ai pu supporter tes rigueurs,

Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse ;
Mais je succombe, et ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

ÉLÉGIE XI.

Que le bonheur arrive lentement !
Que le bonheur s'éloigne avec vîtesse !
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console ;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas ! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,

Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui ;
Mais du présent l'image trop fidelle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu ; délire, jouissance,
Transports brûlans, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu ; l'amour seul est resté.

ÉLÉGIE XII.

Calme des sens, paisible indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel ; éprouve ta puissance
Sur un amant trop long-tems abusé.
Mène avec toi l'heureuse insouciance,
Les plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le repos que je ne trouve plus ;
Mène sur-tout l'amitié consolante

Qui s'enfuyait à l'aspect des amours,
Et des beaux-arts la famille brillante,
Et la raison que je craignais toujours.
Des passions j'ai trop senti l'ivresse;
Porte la paix dans le fond de mon cœur :
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai, l'amour n'est qu'un délire!
Le mien fut long; mais enfin je respire,
Je vais renaître; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versées,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus,
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE XIII.

Il est temps mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il disparait l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie;
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie!
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image;
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance,
Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.

Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence ;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille ;
Mon nom passera jusqu'à toi :
Quel que soit mon nouvel asile,
Le tien parviendra jusqu'à moi.
Trop heureux, si tu vis heureuse,
A cette absence douloureuse,
Mon cœur pourra s'accoutumer.
Mais ton image va me suivre ;
Et si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

ÉLÉGIE XIV.

Cesse de m'affliger, importune amitié.
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié :
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.

Oses-tu me parler d'amour et de plaisirs?
Ai-je encor des projets, ai-je encor des desirs?
Ne me console point : ma tristesse m'est chère;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur;
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse.
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non; vous avez fui, pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,]
Céleste enchantement des premières amours!

O fraîcheur du plaisir! ô volupté suprême!
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même.
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie;
Il laisse un vide affreux dans mon ame affaiblie;
Et la place qu'il occupait
Ne peut être jamais remplie.

FIN DES POÉSIES ÉROTIQUES.

LA JOURNÉE

CHAMPÊTRE.

LA JOURNÉE

CHAMPÊTRE.

On m'a conté qu'autrefois dans Palerme,
Ville où l'amour eut toujours des autels,
L'amitié sut d'un nœud durable et ferme
Unir entre eux quatre jeunes mortels.
Égalité de biens et de naissance,
Conformité d'humeur et de penchans,
Tout s'y trouvait ; l'habitude et le tems
De ces liens assuraient la puissance.
L'aîné d'entre eux ne comptait pas vingt ans ;
C'était Volmon, de qui l'air doux et sage
Montrait un cœur naïf et sans détour,
Et qui jamais des erreurs du bel âge
N'avait connu que celle de l'amour.
Loin du fracas et d'un monde frivole,
Dans un réduit préparé de leurs mains,
Nos jeunes gens venaient tous les matins
De l'amitié tenir la douce école.

Ovide un jour occupait leurs loisirs.
Florval lisait d'une voix attendrie
Ces vers touchans où l'amant de Julie
De l'âge d'or a chanté les plaisirs.
« Cet âge heureux ne serait-il qu'un songe?
Reprit Talcis, quand Florval eut fini.
N'en doutez point, lui répondit Volny;
Tant de bonheur est toujours un mensonge. »

FLORVAL.

« Et pourquoi donc? toute l'antiquité,
Plus près que nous de cet âge vanté,
En a transmis et pleuré la mémoire. »

VOLNY.

« L'antiquité ment un peu, comme on sait;
Il faut plutôt l'admirer que la croire.
Ouvre les yeux, vois l'homme; et ce qu'il est
De ce qu'il fut te donnera l'histoire. »

TALCIS.

« L'enfant qui plut par ses jeunes attraits
A soixante ans conserve-t-il ses traits?
L'homme a vieilli; sans doute en son enfance
Il ne fut point ce qu'il est aujourd'hui.

Si l'univers a jamais pris naissance,
Ces jours si beaux ont dû naître avec lui. »

VOLNY.

« Rien ne vieillit... » Volmon alors se lève :
« Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or ;
Mais je prétends qu'il vaudrait mieux encor
Réaliser entre nous ce beau rêve.
Loin de Palerme à l'ombre des vergers,
Pour un seul jour devenons tous bergers.
Mais gardons-nous d'oublier nos bergères,
De l'innocence elles ont tous les goûts :
Parons leurs mains de houlettes légères ;
L'amour champêtre est, dit-on, le plus doux. »
Avec transport cette offre est écoutée ;
On la répète, et chacun d'applaudir :
Laure et Zulmis voudraient déja partir,
Églé sourit, Naïs est enchantée ;
On fixe un jour ; et ce jour attendu
Commence à peine, on part, on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne
La main du goût construisit un château,

D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.
De ses côtés part un double coteau.
L'un est couvert d'un antique feuillage
Que la cognée a toujours respecté;
Du voyageur il est peu fréquenté,
Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.
L'autre présente un tableau plus riant :
L'épi jaunit ; Zéphire en s'égayant
Aime à glisser sur la moisson dorée;
Et tout auprès la grappe colorée
Fait succomber le rameau chancelant.
Ces deux côteaux, arrondis en ovale,
Forment au loin un vallon spacieux,
Dont la nature, admirable en ces jeux,
A bigarrée la surface inégale.
Ici s'élève un grouppe d'orangers
Dont les fruits d'or pendent sur des fontaines ;
Plus loin fleurit, sous l'abri des vieux chênes,
Le noisetier si chéri des bergers ;
A quelques pas se forme une éminence,
D'où le pasteur appelle son troupeau,
De là son œil suit avec complaisance

Tous les détours d'un paisible ruisseau :
En serpentant, il baigne la prairie,
Il fuit, revient dans la plaine fleurie
Où tour-à-tour il murmure et se tait,
Se rétrécit et coule avec vîtesse,
Puis s'élargit et reprend sa paresse,
Pour faire encore le chemin qu'il a fait :
Mais un rocher barre son onde pure ;
Triste, il paraît étranger dans ces lieux ;
Son ombre au loin s'étend sur la verdure,
Et l'herbe croît sur son front sourcilleux.
L'onde, à ses pieds, revient sur elle-même.
Ouvre deux bras pour baigner ses contours,
S'unit encore et dans ses champs qu'elle aime
Va sous les fleurs recommencer son cours.

Voilà l'asile où la troupe amoureuse
Vient accomplir le projet de Volmon.
Là n'entrent point l'étiquette orgueilleuse,
Et les ennuis attachés au bon ton.
La liberté doit régner au village.
Un jupon court, parsemé de feuillage,

A remplacé l'enflure des paniers,
Le pied mignon sort des riches souliers
Pour mieux fouler la verdure fleurie;
La robe tombe et la jambe arrondie
A l'œil charmé se découvre à moitié;
De la toilette on renverse l'ouvrage;
Dans sa longueur le chignon déployé
Flotte affranchi de son triste esclavage;
La propreté succède aux ornemens;
Du corps étroit on a brisé la chaîne;
Le sein se goufle et s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amans;
Le front, caché sous un chapeau de roses,
Ne soutient plus le poids des diamans;
La beauté gagne à ces métamorphoses;
Et nos amis, dans leur fidélité,
Du changement goûtent la volupté.

Dans la vallée on descend au plus vîte,
Et des témoins on fuit l'œil indiscret;
La liberté, l'amour, et le secret,
De nos bergers forment toute la suite.

Déjà du ciel l'azur était voilé,
Déjà la nuit de son char étoilé
Sur ces beaux lieux laissait tomber son ombre ;
D'un pied léger on franchit le coteau,
Et ces chansons vont réveiller l'écho
Qui reposait dans la caverne sombre.

« Couvre le muet univers,
Parais nuit propice et tranquille,
Et fais tomber sur cet asile
La paix qui règne dans les airs.
Ton sceptre impose à la nature
Un silence majestueux ;
On n'entend plus que le murmure
Du ruisseau qui coule en ces lieux.

Sois désormais moins diligente,
Belle avant-courrière du jour ;
La Volupté douce et tremblante
Fuit et se cache à son retour.

Tu viens dissiper les mensonges

Qui berçaient les tristes mortels ;
Et la foule des jolis songes
S'enfuit devant les maux réels.

Pour nous, réveillons-nous sans cesse,
Et sacrifions à Vénus.
Il vient un tems, ô ma maîtresse,
Où l'on ne se réveille plus.

Le long du bois quatre toits de feuillage
Sont élevés sur les bords du ruisseau ;
Et le sommeil, qui se plaît au village,
N'oublia point cet asile nouveau.
L'ombre s'enfuit ; l'amante de Céphale
De la lumière annonçait le retour,
Et, s'appuyant sur les portes du jour,
Laissait tomber le rubis et l'opale.
Les habitans des paisibles hameaux
Se répandaient au loin dans la campagne ;
La cornemuse éveillait les troupeaux ;
En bondissant les folâtres agneaux
Allaient blanchir le flanc de la montagne ;

De mille oiseaux le ramage éclatant
De ce beau jour saluait la naissance,
Volmon se lève, et Zulmis le devance :
Leurs yeux charmés avec étonnement
A son réveil contemplent la nature.
Ce doux spectacle était nouveau pour eux ;
Et des cités habitans paresseux,
Ils s'étonnaient de fouler la verdure,
A l'instant même où tant d'êtres oisifs,
Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la mollesse
Cherchent en vain quelques pavots tardifs.

Reine un moment, déjà la jeune aurore
Abandonnait l'horison moins vermeil ;
Volny soupir, et détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour et de sommeil.
A ses côtés la belle demi-nue
Dormait encore ; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance et la fraicheur,
Et laisse voir ces charmes dont la vue
Est pour l'amant la dernière faveur.

Sur une main sa tête se repose ;
L'autre s'alonge, et, pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose.
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et sourit.
Mais tout-à-coup son paisible visage
S'est coloré d'un vermillon brillant.
Sans doute alors un songe caressant
Des voluptés lui retraçait l'image.
Volny, qui voit son sourire naissant,
Parmi les fleurs qui parfument sa couche
Prend une rose, et près d'elle à genoux,
Avec lenteur la passe sur sa bouche,
En y joignant le baiser le plus doux.

Pour consacrer la nouvelle journée,
On dut choisir un cantique à l'Amour.
Il exauça l'oraison fortunée,
Et descendit dans ce riant séjour.
Voici les vers qu'on chantait tour-à-tour:

« Divinités que je regrette,
Hâtez-vous d'animer ces lieux.

Êtres charmans et fabuleux,
Sans vous la nature est muette.

Jeune épouse du vieux Titon,
Pleure sur la rose naissante;
Écho, redeviens une amante;
Soleil, sois encore Apollon.

Tendre Io, paissez la verdure;
Naïades, habitez ces eaux,
Et de ces modestes ruisseaux
Ennoblissez la source pure.

Nymphes, courez au fond des bois,
Et craignez les feux du satyre.
Que Philomèle une autre fois
A Progné conte son martyre.

Renaissez, Amours ingénus;
Reviens, volage époux de Flore;
Ressuscitez, Graces, Vénus;
Sur des païens régnez encore.

C'est aux champs que l'Amour naquit;
L'amour se déplaît à la ville.
Un bocage fut son asile,
Un gazon fut son premier lit;
Et les bergers et les bergères
Accoururent à son berceau;
L'azur des cieux devint plus beau;
Les vents de leurs ailes légères
Osaient à peine raser l'eau;
Tout se taisait, jusqu'à Zéphyre;
Et dans ce moment enchanteur.
La nature sembla sourire,
Et rendre hommage à son auteur. »

Zulmis alors ouvre la bergerie,
Et le troupeau qui s'échappe soudain
Court deux à deux sur l'herbe rajeunie.
Volmon le suit, la houlette à la main.
Un peu plus loin Florval et son amante
Gardent aussi les dociles moutons.
Ils souriaient, quand leur bouche ignorante
Sur le pipeau cherchait en vain des sons.

Dans un verger planté par la nature,
Où tous les fruits mûrissent sans culture,
La jeune Églé porte déja ses pas.
Quand les rameaux s'éloigne de ses bras,
L'heureux Talsis l'enlève avec mollesse;
Il la soutient, et ses doigts délicats
Vont dégarnir la branche qu'elle abaisse.
A d'autres soins Volny s'est arrêté.
Entre ses mains le lait coule et ruisselle;
Et près de lui son amante fidelle
Durcit ce lait en fromage apprêté.

Aimables soins ! travaux doux et faciles !
Vous occupez en donnant le repos ;
Bien différens du tumulte des villes ,
Où les plaisirs deviennent des travaux.

Le dieu du jour, poursuivant sa carrière,
Règne en tyran sur l'univers soumis.
Son char de feu brûle autant qu'il éclaire,
Et ses rayons, en faisceaux réunis,
D'un pôle à l'autre embrasent l'hémisphère.

Heureux alors, heureux le voyageur
Qui sur sa route apperçoit un bocage
Où le zéphyr, soupirant la fraîcheur,
Fait tressaillir le mobille feuillage !

Un bassin pur s'étendait sous l'ombrage.
Je vois tomber les jaloux vêtemens,
Qui, dénoués par la main des amans.
Restent épars sur l'herbe du rivage.
Un voile seul s'étend sur les appas :
Mais il les couvre et ne les cache pas.
Des vêtemens tel fut jadis l'usage.
Laure et Talcis, en dépit des chaleurs,
A la prairie ont dérobé ses fleurs,
Et du bassin ils couvrent la surface.
L'onde gémit ; tous les bras dépouillés
Glissent déja sur les flots émaillés,
Et le nageur laisse après lui sa trace.
En vain mes vers voudraient peindre leurs jeux.
Bientôt du corps la toile obéissante
Suit la rondeur et les contours moëlleux.
L'amant sourit et dévore des yeux

De mille attraits la forme séduisante.
Lorsque Zulmis s'élança hors du bain,
L'heureux Volmon l'essuya de sa main.
Qu'avec douceur cette main téméraire
Se promenait sur la jeune bergère,
Qui la laissa recommencer trois fois,
Qu'avec transport il pressait sous ses doigts
Et la rondeur d'une cuisse d'ivoire,
Et ce beau sein dont le bouton naissant
Cherche à percer le voile transparent!
Ce doux travail fut long comme on peut croire;
Mais il finit : bientôt de toutes parts
La modestie élève des remparts
Entre l'amante et l'amant qui soupire.
Volmon les voit, et je l'entends maudire
Cet art heureux de cacher la laideur,
Qu'on décora du beau nom de pudeur.

Volny s'avance, et prenant la parole :
Par la chaleur retenus dans ces lieux,
Trompons du moins le temps par quelques jeux,
Par des récits, par un conte frivole.

« On sait qu'Hercule aima le jeune Hylas.
Dans ses travaux, dans ses courses pénibles,
Ce bel enfant suivait toujours ses pas;
Il le prenait dans ses mains invincibles;
Ses yeux alors se montraient moins terribles;
Le fer cruel ne couvrait plus son bras;
Et l'univers, et Vénus, et la gloire,
Étaient déja bien loin de sa mémoire.
Tous deux un jour arrivent dans un bois
Où la chaleur ne pouvait s'introduire.
En attendant le retour de Zéphire,
Le voyageur y dormait quelquefois.
Notre héros sur l'herbe fleurissante
Laisse tomber son armure pesante,
Et puis s'alonge et respire le frais,
Tandis qu'Hylas d'une main diligente
D'un dîné simple ayant fait les apprêts,
Dans le vallon qui s'étendait auprès
S'en va puiser une eau rafraîchissante.
Il voit de loin un bosquet d'orangers,
Et d'une source il entend le murmure:
Il court, il vole ou cette source pure .

Dans un bassin conduit ses flots légers,
De ce bassin les jeunes souveraines
Quittaient alors leurs grottes souterraines;
Sur le cristal leurs membres déployés
S'entrelaçaient et jouaient avec graces:
Ils fendaient l'onde, et leurs jeux variés,
Sans la troubler agitaient la surface.
Hylas arrive, une cruche à la main,
Ne songeant guère aux Nymphes qui l'admirent;
Il s'agenouille, il la plonge, et soudain
Au fond des eaux les Naïades l'attirent.
Sous un beau ciel, lorsque la nuit paraît,
Avez-vous vu l'étoile étincelante
Se détacher de sa voûte brillante,
Et dans les flots s'élancer comme un trait?
Dans un verger, sur la fin de l'automne,
Avez-vous vu le fruit, dès qu'il mûrit,
Quitter la branche où long-tems il pendit,
Pour se plonger dans l'onde qui bouillonne?
Soudain il part, et l'œil en vain le suit.
Tel disparait le favori d'Alcide.
Entre leurs bras les Nymphes l'on reçu;

Et l'échauffant sur leur sein demi-nu,
L'ont fait entrer dans le pala is humide.
Bien tôt Hercule, inquiet et troublé,
Accuse Hylas dans son impatience;
Il craint, il tremble, et son cœur désolé
Connaît alors le chagrin de l'absence.
Il se relève, il appelle trois fois,
Et par trois fois, comme un souffle insensible,
Du sein des flots sort une faible voix.
Il rentre et court dans la forêt paisible,
Il cherche Hylas; ô tourment du desir!
Le jour déja commençait à s'enfuir;
Son ame alors s'ouvre toute à la rage;
La terre au loin retentit sous ses pas;
Des pleurs brûlans sillonnent son visage;
Terrible, il crie: Hylas! Hylas! Hylas!
Du fond des bois Écho répond: Hylas!
Et cependant les folâtres déesses,
Sur leurs genoux tenaient l'aimable enfant,
Lui prodiguaient les plus douces carresses,
Et rassuraient son cœur toujours tremblant. »

Volny se tut; les naïves bergères
Écoutaient bien, mais ne comprenaient guères.

L'antiquité, si charmante d'ailleurs,
Dans ses plaisirs n'était pas scrupuleuse.
De ses amours la peinture odieuse
Dépare un peu ses écrits enchanteurs.
Lorsqu'ennuyé des baisers de sa belle,
Anacréon, dans son égarement,
Porte à Bathyle un encens fait pour elle,
Sa voix afflige et n'a rien de touchant.
Combien de fois, vif et léger Catulle,
En vous lisant je rougissais pour vous!
Combien de fois, voluptueux Tibulle,
J'ai repoussé dans mes justes dégoûts
Ces vers heureux qui devenaient moins doux!
Et vous encore, ô modeste Virgile!
Votre ame simple, et naïve, et tranquille,
A donc connu la fureur de ces goûts?
Pour Cupidon quand vous quittez les Graces,
Cessez vos chants et rougissez du moins.
On suit encor vos leçons efficaces;

Mais, pour le suivre, on prend de justes soins,
Et l'on se cache en marchant sur vos traces.
Vous m'entendez, prêtresses de Lesbos,
Vous, de Sapho disciples renaissantes?
Ah! croyez-moi, retournez à Paphos,
Et choisissez des erreurs plus touchantes.
De votre cœur écoutez mieux la voix;
Ne cherchez point des voluptés nouvelles.
Malgré vos vœux la nature a ses lois,
Et c'est pour nous que sa main vous fit belles.

Mais revenons à nos premiers plaisirs,
Tournons les yeux sur la troupe amoureuse
Qui dans un bois, refuge des zéphyrs,
Et qu'arrosait une onde paresseuse,
Vient d'apprêter le rustique repas.
La propreté veillait sur tous les plats.
La jeune Flore, avec ses doigts de rose,
Avait de fleurs tapissé le gazon.
Le dieu du vin dans le ruisseau dépose
Ce doux nectar qui trouble la raison.
A son aspect l'appétit se réveille;

Le fruit paraît; de feuilles couronné,
En pyramide il remplit la corbeille ;
Et dans l'osier le lait emprisonné
Blanchit auprès de la pêche vermeille.

De ce repas on bannit avec soin
Les froids bons mots toujours prévus de loin,
Les longs détails de l'intrigue nouvelle,
Les calembourgs si goûtés dans Paris,
Des complimens la routine éternelle,
Et les fadeurs et les demi-souris.
La liberté n'y voulut introduire
Que les plaisirs en usage à Paphos ;
Le sentiment dictait tous les propos,
Et l'on riait sans projeter de rire.
On termina le festin par des chants.
La voix d'Églé, molle et voluptueuse,
Fit retentir ses timides accens ;
Et les soupirs de la flûte amoureuse,
Mêlés aux siens, paraissaient plus touchans.
L'eau qui fuyait, pour la voir et l'entendre,
Comme autrefois n'arrêta point son cours ;

Le chêne altier n'en devient pas plus tendre,
Et les rochers n'en étaient pas moins sourds;
Rien ne changea: mais l'oreille attentive
Jusques au cœur transmettait tous ses sons;
En les peignant, sa voix douce et naïve
Faisait germer les tendres passions.
L'heureux Volny, placé vis-à-vis d'elle,
Volny, charmé de sa grace nouvelle,
Et de ses chants fidèle admirateurs,
Applaudissait avec trop de chaleur.
Églé se tait, Volny l'écoute encore,
Et tient fixés ses regards attendris
Sur cette bouche où voltigent les ris,
Et d'où sortait une voix si sonore.
Laure voit tout; que ne voit point l'amour!
De cet oubli son ame est offensée;
Et pour venger sa vanité blessée,
Elle prétend l'imiter à son tour.
Au seul Talcis elle affecte de prendre
Un intérêt qu'elle ne prenait pas;
Sa voix pour lui voulait devenir tendre;
Ses yeux distraits voulaient suivre ses pas;

Et quand Volny revint à sa maîtresse,
Un froid accueil affligea sa tendresse.
Il nomme Laure, elle ne l'entend plus;
Il veut parler, on lui répond à peine.
C'en est assez; mille soupçons confus
Ont pénétré dans son ame incertaine.
Amans, amans, voilà votre portrait!
Un sort malin vous promène sans cesse
Des pleurs aux ris, des ris à la tristesse;
Un rien vous choque, un rien vous satisfait;
Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître;
Tous vos plaisirs sont voisins d'un tourment,
Et vos tourmens sont des plaisirs peut-être:
Ah! l'on dit vrai, l'amour n'est qu'un enfant.

Volny rêvait, à sa douleur en proie;
Et ses amis égayés par le vin
Remarquaient peu son trouble et son chagrin.
Pour modérer les excès de leur joie,
Zulmis s'assied, et leur fait ce récit.
Amour dictait, amour me l'a redit.

« Dans ces beaux lieux où paisible et fidèle
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
Du dieu de Guide une jeune immortelle
Fuyait, dit-on, les trompeuses douceurs;
C'était Syrinx. Pan soupira près d'elle,
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
Se promenait au milieu de ses sœurs,
Pan l'apperçoit, et vole dans la plaine,
Bien résolu d'arracher ses faveurs
Que l'amour donne et ne veut pas qu'on prenne.
A cet aspect, tremblant pour ses appas,
La Nympe fuit, et ses pieds délicats,
Sans la blesser, glissent sur la verdure.
Déja la fleur qui formait sa parure
Tombe du front qu'elle crut embellir,
Et balancés sur l'aile du Zéphyr
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
Tremblez, Syrinx; vos charmes demi-nus
Vont se faner sous une main profane,
Et vous allez des autels de Diane
Passer enfin aux autels de Vénus.

Dieu de ces bords, sauve-moi d'un outrage!
Elle avait dit sur l'humide rivage
Son pied léger s'arrête et ne fuit plus;
Au fond des eaux l'un et l'autre se plongent;
Sa voix expire, et dans l'air étendus
Déja ses bras en feuilles se prolongent;
Son sein caché sous un voile nouveau
Palpite encore, en changeant de nature;
Ses cheveux noirs se couvrent de verdure;
Et sur son corps qui s'effile en roseau
Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
Des membres nus laissent voir la jointure.
Le dieu, saisi, d'une soudaine horreur,
S'est arrêté; sous la feuille tremblante
Ses yeux séduits et trompés par son cœur
Cherchent encor sa fugitive amante.
Mais tout-à-coup le Zéphir empressé
Vient se poser sur la tige naissante,
Et par ses jeux le roseau balancé
Forme dans l'air une plainte mourante.
Ah! dit le dieu, ce soupir est pour moi;
Trop tard, hélas! son cœur devient sensible.

Nymphe chérie et toujours inflexible,
J'aurai du moins ce qui reste de toi.
Parlant ainsi du roseau qu'il embrasse
Ses doigts tremblans détachent les tuyaux;
Il les polit, et la cire tenace
Unit entre eux les différens morceaux.
Bientôt sept trous de largeur inégale
Des tons divers ont fixé l'intervalle.
Sa bouche alors s'y colle avec ardeur.
Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,
De ses soupirs imitant la douceur,
Retentissait dans son ame attendrie.
Reste adoré de ce que j'aimais tant,
S'écria-t-il, résonne dans ces plaines;
Soir et matin tu rediras mes peines,
Et des amours tu seras l'instrument.»

« Je le vois trop, reprit la jeune Laure,
On ne saurait commander aux amours.
Apollon même, et tous ses beaux discours,
Ne touchent point la Nymphe qu'il adore.»
«Non, dit Florval et sur le Pinde encore

Ses nourrissons de lauriers couronnés,
Trouvent souvent de nouvelles Daphnés.
La vanité sourit à leur hommage;
On leur prodigue un éloge flatteur;
Mais rarement de l'amour de l'ouvrage
La beauté passe à l'amour de l'auteur.
Lorsque Sapho prenait sa lyre,
Et lui confiait ses douleurs,
Tous les yeux répandaient des pleurs,
Tous les cœurs sentaient son martyre.
Mais ses chants aimés d'Apollon,
Ses chants heureux, pleins de sa flamme
Et du désordre de son ame,
Ne pouvaient attendrir Phaon.
Gallus, dont la muse touchante
Peignait si bien la volupté;
Gallus n'en fut pas moins quitté;
Et sa Lycoris inconstante
Suivit, en dépit des hivers,
Un soldat robuste et sauvage
Qui faisait de moins jolis vers,
Et n'en plaisait que mieux, je gage.

Pétrarque (à ce mot un soupir
Échappe à tous les cœurs sensibles),
Pétrarque , dont les chants flexibles
Inspiraient par-tout le plaisir ,
N'inspira jamais rien à Laure ;
Elle fut sourde à ses accens ;
Et Vaucluse répète encore
Sa plainte et ses gémissemens.

Waller soupira pour sa belle
Les sons les plus mélodieux ;
Il parlait la langue des dieux ,
Et Sacharissa fut cruelle.

Ainsi ces peintres enchanteurs ,
Qui des amours tiennent l'école
De l'Amour qui fut leur idole
N'éprouvèrent que les rigueurs.
Mais leur voix touchante et sonore
S'est fait entendre à l'univers ;
Les Graces ont appris leurs vers ,
Et Paphos les redit encore.

Leurs peines, leurs chagrins d'un jour
Laissent une longue mémoire ;
Et leur muse, en cherchant l'amour,
A du moins rencontré la gloire. »

Florval ainsi critique les erreurs
Dont il ne peut garantir sa jeunesse ;
Car trop souvent aux rives du Permesse,
Pour le laurier il néglige les fleurs.

De ces récits l'enchaînement paisible
Du triste amant redoublait le chagrin ;
Il observait un silence pénible.
De sa maîtresse il se rapproche enfin :
« Rassurez-vous, je vais par mon absence
Favoriser vos innocens projets.
— Il n'est plus temps d'éviter ma présence ;
J'ai pénétré vos sentimens secrets.
— Un autre plaît, et Laure est infidelle.
— A vos regards une autre est la plus belle.
— En lui parlant vous avez soupiré.
— Vous l'écoutiez, et vous n'écoutiez qu'elle.

— Aimez en paix ce rival adoré.
— Soyez heureux dans votre amour nouvelle.
— Oubliez moi. — Je vous imiterai.
Volny s'éloigne, et pour cacher ses larmes
Du bois voisin il cherche l'épaisseur.
Laure en gémit; les plus vives alarmes
Vont la punir d'un moment de rigueur.
La vanité se trouvant satisfaite,
Bientôt l'amour parle en maître à son cœur;
Elle maudit sa colère indiscrète,
S'accuse seule, et cache de sa main
Les pleurs naissans qui mouillent son beau sein.

Le regard morne est fixé sur la terre,
Volny déja, seul avec son ennui,
Était entré dans la même chaumière
Que sa maîtresse habitait avec lui.
Faible, il s'assied sur ce lit de feuillage
Si bien connu par un plus doux usage.
Là, tout-à-coup au milieu des sanglots,
Son cœur trop plein s'ouvre, et laisse un passage
A la douleur qui s'exhale en ces mots:

« Ah ! je lirais d'un œil sec et tranquille
De mon trépas l'arrêt inattendu ;
Mais je succombe à ce coup imprévu,
Et sous son poids je demeure immobile.
Oui, pour jamais je renonce aux amours,
A l'amitié cent fois plus criminelle,
Et dans un bois cachant mes tristes jours,
Je haïrai ; la haine est moins cruelle. »
Tous ses amis entrent dans ce moment.
Le cœur rempli de crainte et d'espérance,
Laure suivait ; elle voit son amant,
Et dans ses bras soudain elle s'élance.
L'ingrat Volny, pressé de toutes parts,
Ne voulut point se retourner vers Laure ;
Il savait trop qu'un seul de ses regards
Eût obtenu ce pardon qu'elle implore.
— Ah ! dans tes yeux mets au moins tes refus.
— Je suis trahi ; non, vous ne m'aimez plus.
Sa main alors repousse cette amante
Qui d'un seul mot attendait son bonheur ;
Mais aussitôt condamnant sa rigueur,
Il se retourne et la voix expirante.

A cet aspect, qu'elle fut sa douleur !
Il la saisit, dans ses bras il la presse,
Étend ses doigts pour réchauffer son cœur,
Lui parle en vain, la nomme sa maîtresse,
Et de baisers la couvre avec ardeur.
De ces baisers l'amoureuse chaleur
Rappelle enfin la bergère à la vie ;
Elle renaît, et se voit dans ses bras.
Quel doux moment ! son ame trop ravie
Retourne encor aux portes du trépas ;
Mais son ami par de vives caresses
Lui rend encor l'usage de ses sens.
Qui peut compter leurs nouvelles promesses,
Leurs doux regrets, leurs transports renaissans ?
Chaque témoin en devint plus fidèle.
Églé sur-tout regardait son amant,
Et soupirait après une querelle,
Pour le plaisir du racommodement.

La troupe sort, et chacun dans la plaine
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.
Avec plus d'art mariant les couleurs,

Déja Talsis avait fini la sienne,
Quand sa maîtresse, épiant le moment,
D'entre ses doigts l'arrache adroitement,
La jette au loin, sourit, et prend la fuite;
Puis en arrière elle tourne des yeux
Qui lui disaient : Viens donc à ma poursuite.
Il la comprit, et n'en courait que mieux.
Mais un faux pas fit tomber la bergère,
Et du zéphir le souffle téméraire
Vint dévoiler ce qu'on voile si bien.
On vit, Églé !... mais non, l'on ne vit rien;
Car ton amant, réparant toutes choses,
Jeta sur toi des fleurs à pleines mains,
Et dans l'instant tous ces charmes divins
Furent cachés sous un monceau de roses.
De ses deux bras le berger qui sourit
Entoure Églé, pour mieux cacher sa honte;
Et ce faux pas rappelle à son esprit
Ce récit court, et qui n'est point un conte.

«Symbole heureux de la candeur,
Jadis plus modeste et moins belle,

Du lis qui naissait auprès d'elle
La rose eut, dit-on la blancheur.
Elle était alors sans épine,
C'est un fait. Ecoutez comment
Lui vint la couleur purpurine;
J'aurai conté dans un moment.

Dans ce siècle de l'innocence
Où les dieux, un peu plus humains,
Regardaient avec complaisance
L'univers sortant de leurs mains,
Où l'homme sans aucune étude
Savait tout ce qu'il faut savoir,
Où l'amour était un devoir,
Et le plaisir une habitude,
Au temps où Saturne régna,
Une belle au matin de l'âge,
Une seule, notez cela,
Fut cruelle, malgré l'usage.
L'histoire ne dit pas pourquoi;
Mais elle avait rêvé, je gage,
Et crut après de bonne foi

Qu'être vierge c'est être sage.
Je ne veux point vous raconter
Par quel art l'enfant de Cythère
Conduisit la simple bergère
A ce pas si doux à sauter :
Dans une aventure amoureuse,
Pour le conteur et pour l'amant
Toute préface est ennuyeuse ;
Venons bien vîte au dénoûment.
Elle y vint donc, et la verdure
Reçut ses charmes faits au tour
Qu'avait arrondis la nature
Exprès pour les doigts de l'amour.
Alors une bouche brûlante
Effleure et rebaise à loisir
Ces appas voués au plaisir,
Mais qu'une volupté naissante
N'avait jamais fait tressaillir.
La pudeur voit, et prend la fuite ;
Le berger fait ce qu'il lui plaît ;
La bergère tout interdite
Ne conçoit rien à ce qu'il fait :

Il saisit sa timide proie ;
Elle redoute son bonheur,
Et commence un cri de douleur
Qui se termine en cri de joie.

Cependant du gazon naissant
Que foulait le couple folâtre,
Une rose était l'ornement :
Une goutte du plus beau sang
Rougit tout-à coup son albâtre.
Dans un coin le frippon d'Amour
S'applaudissait de sa victoire,
Et voulant de cet heureux jour
Laisser parmi nous la mémoire :
« Conserve à jamais ta couleur,
Dit-il à la rose nouvelle ;
De tes sœurs deviens la plus belle ;
D'Hébé sois désormais la fleur ;
Ne crois qu'au mois où la nature
Renaît au souffle du printems,
Et d'une beauté de quinze ans
Sois le symbole et la peinture.

Ne te laisse donc plus cueillir
Sans faire éprouver ton épine ;
Et qu'en te voyant on devine
Qu'il faut acheter le plaisir.»

Ce récit n'est point mon ouvrage,
Et mes yeux l'ont lu dans Paphos
A mon dernier pélérinage.
En apostille étaient ces mots :
Tendres amans, si d'aventure
Vous trouvez un bouton naissant,
Cueillez ; le bouton en s'ouvrant
Vous guérira de la piqûre.»

Florval alors s'assied contre un ormeau.
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées
Et de son front porte le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère
Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour-à-tour.
Naïs approche et frappe la première.

Pour mieux tromper, elle écarte les doigts,
Et sur le coup fortement elle appuie.
La main d'albâtre en fût un peu rougie
Églé se tourne, examine trois fois,
Et sur Volmon laisse tomber son choix.
—Ce n'est pas lui ; replacez-vous encore.
Elle obéit, et soudain son amant
Avec deux doigts la touche obliquement.
—Oh ! pour le coup, j'ai bien reconnu Laure.
—Vous vous trompez, lui dit-on sur-le-champ ;
Et l'on sourit de sa plainte naïve.
Déja Zulmis lève une main furtive ;
Mais le joueur, moins juste que galant,
Ouvre ses doigts et permet à la belle
De l'entrevoir du coin de la prunelle.
Cette fois donc Églé devine enfin.
L'autre à son tour prend la place, et soudain
Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre
Est déposé le baiser le plus tendre.
« Oh ! c'est Volmon, je le reconnais là
Volmon se tut, mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe dispersée
Goûtait le frais qui tombait des rameaux.
Volmon rêvait à des plaisirs nouveaux;
Et ce discours dévoila sa pensée :

L'HISTOIRE dit qu'à la cour de Cypris
On célébrait une fête annuelle,
Où du baiser l'on disputait le prix.
On choisissait des belles la plus belle,
Jeune toujours, et n'ayant point d'amant.
Devant l'autel sa main prêtait serment ;
Puis sous un dais de myrte et de feuillage
Des combattans elle animait l'ardeur,
Et dans ses doigts elle tenait la fleur
Qui du succès devait être le gage.
Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
Formait des vœux, arrivaient à la file;
Devant leur juge ils ployaient les genoux;
Et chacun d'eux sur sa bouche docile
De ses baisers imprimait le plus doux.
Heureux celui dont la lèvre brûlante
Plus mollement avait su se poser!

Heureux celui dont le simple baiser
Du tendre juge avait fait une amante !
Soudain sur lui les regards se fixaient,
Et tous peignaient le desir et l'envie;
A ses côtés les fleurs tombaient en pluie;
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançaient
Le faisaient roi de l'amoureux empire;
Son nom chéri, mille fois répété,
De bouche en bouche était bientôt porté,
Et chaque belle aimait à le redire.
Le lendemain, les filles à leur tour
Recommençaient le combat de la veille.
Que de baisers prodigués en ce jour!
L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille
De ces baisers comparaît la douceur;
Plusieurs d'entre eux surpassaient son attente;
Les yeux remplis d'une flamme mourante
Laissaient alors deviner son bonheur;
Ses sens noyés dans une longue ivresse
Sous le plaisir languissaient abattus :
Aussi le soir sa bouche avec mollesse
S'ouvrait encore, et ne se fermait plus.

Renouvelons la fête de Cythère;
De nos baisers essayons le pouvoir;
Dans l'art heureux de jouir et de plaire
On a toujours quelque chose à savoir.»

«Non, dit Églé, ce galant badinage
Ne convient plus dès qu'on a fait un choix;
Le tendre amour ne veut point de partage;
Et tout ou rien est une de ses lois».

Zéphyre alors commençant à renaître
Vient modérer les feux brûlans du jour;
Chacun retourne à son travail champêtre;
Disons plutôt à celui de l'amour.
Bois favorable, et qui jamais peut-être
N'avais prêté ton ombre à des heureux,
Tu fus alors consacré par leurs jeux.
Couché sur l'herbe entre les bras de Laure;
Volny mourait et renaissait encore;
Et sous ses doigts la pointe du couteau
Grava ses vers sur le plus bel ormeau:
Vous, qui venez dans ce bocage,

A mes rameaux qui vont fleurir
Gardez-vous bien de faire outrage;
Respectez mon jeune feuillage ;
Il a protégé le plaisir.

Un lit de fleurs s'étendait sous l'ombrage ;
Ce peu de mots en expliquait l'usage :
Confident de mon ardeur,
Bosquet, temple du bonheur,
Sois toujours tranquille et sombre :
Et puisse souvent ton ombre
Cacher aux yeux des jaloux
Une maîtresse aussi belle,
Un amant aussi fidèle ;
Et des plaisirs aussi doux !

De ses rayons précipitant le reste,
Phébus touchait aux bornes de son cours,
Et s'en allait dans le sein des amours
Se consoler de la grandeur céleste ;
Son disque d'or qui rougit l'horizon
Ne se voit plus qu'à travers le feuillage ;

Et du coteau s'éloignant davantage,
L'ombre s'alonge et court dans le vallon.
Enfin la troupe au château retournée
De la cité prend le chemin poudreux ;
Mais tous les ans elle vient dans ces lieux
Renouveler la champêtre journée.

ÉPILOGUE.

C'ÉTAIT ainsi que ma muse autrefois,
Fuyant la ville et cherchant la nature,
De l'âge d'or retraçait la peinture,
Et s'égarait sous l'ombrage des bois.
Pour y chanter, je reprenais encore
Ce luth facile, oublié de nos jours,
Et qui jadis dans la main des Amours
Fit résonner le nom d'Éléonore.
Mon cœur naïf, mon cœur simple et trompé,
N'ayant alors que les goûts de l'enfance,
A tous les cœurs prêtait son innocence.
Ce rêve heureux s'est bientôt dissipé.
D'un doigt léger pour moi la Parque file

Depuis vingt ans de cinq autre suivis;
La raison vient ; j'entrevois les ennuis
Qui sur ses pas arrivent à la file.
Mes plus beaux jours sont donc évanouis!
Illusion, qui trompez la jeunesse,
Amours naïfs, transports, première ivresse,
Ah! revenez. Mais, hélas! je vous perds;
Et sur le luth mes mains appesanties
Veulent enfin former de nouveaux airs.
Il n'est qu'un temps pour les douces folies;
Il n'est qu'un tems pour les aimables vers.

LE PROMONTOIRE
DE LEUCADE.

Je suis né dans une ville d'Étolie, sur les bords du fleuve Achéloüs. J'avais seize ans, quand je vis pour la première fois la jeune Myrthé. Mes yeux furent charmés, et mon cœur se donna pour toujours. Dès ce moment j'oubliai les jeux paisibles de l'enfance. J'allais souvent rêver dans un bois voisin du village et peu fréquenté. Mes pas s'arrêtaient toujours devant une petite statue de l'Amour; je nommais Myrthé, et je soupirais. Un soir je déposai une rose aux pieds de la statue. Je revins le lendemain, je retrouvai la fleur; mais elle était attachée à un bouton de rose fraîchement cueilli. Une agréable surprise me fit tressaillir, mille idées confuses se succédèrent dans mon esprit, et l'espérance descendit dans mon cœur comme la rosée sur une fleur altérée. J'entre-

laçai d'une guirlande les pieds de la statue, et je rentrai dans le village. Déja la nuit avait bruni l'azur des cieux; elle apportait le sommeil et les songes légers; mais l'inquiétude qui m'agitait éloigna le sommeil, et les songes passèrent sur mon asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrthé; je voulais la voir, tomber à ses genoux, et lui jurer un amour digne de sa beauté; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid et sévère inspirait la crainte. Je gagnai le bois tristement, et je me retrouvai sans y penser, devant la statue. J'apperçus une jeune fille qui attachait une guirlande à celle que j'avais déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit, et je mets ma main sur la sienne : elle fait un cri, se retourne, baisse les yeux, et rougit. J'étais à ses genoux, et je lui disais: Je t'aime belle Myrthé; il y a long-temps que je t'aime; j'en jure par le dieu qui nous voit et qui nous entend, je t'aimerai toujours. Myrthé entr'ouvre

sa bouche vermeille, et d'une voix douce comme l'haleine du Zéphir : Je reçois ton serment, et j'en jure p r le dieu qui nous voit et qui nous entend. Mon seul desir sera de te plaire toujours.

Je la voyais presque tous les jours au même endroit ; je lui parlais de ma tendresse ; elle m'écoutait ; je lui en reparlais encore, et elle m'écoutait avec un nouveau plaisir. Je pressais sa main sur mon cœur ; mes lèvres effleuraient quelquefois ses lèvres de rose ; je respirais son haleine parfumée ; plus d'audace aurait offensé Myrthé ; son courroux m'eût repoussé loin d'elle, et je serais mort de ma douleur.

Un jour je vis la tristesse dans ses yeux. Elle me dit : Le ciel m'a donné une mère impérieuse ; je crains que sa sévérité ne cause notre malheur ; je crains.... Un baiser l'empêcha de poursuivre. Crois moi, jeune amie, la prévoyance est cruelle : ne perdons pas le présent à nous affliger d'un avenir incertain.

Le lendemain on m'apprend que Myrthé s'unira dans trois jours à un riche citoyen de Thermus. La foudre m'aurait frappé d'un coup moins terrible. Revenu à moi, je m'obstinais à douter de mon malheur. Je vole chez Myrthé; je vois la porte de sa cabane ornée de festons et de guirlandes, signe trop certain de l'hymen qui s'aprête. La rage s'empare de mon cœur : j'arrache les guirlandes et les festons, je les foule aux pieds ; je cours ensuite au bois témoin de nos premières caresses ; je brise la statue de l'Amour, et je m'éloigne en maudissant le lieu de ma naissance.

L'éloignement et l'absence n'éteignirent point mon amour. Je retrouvais par-tout l'image de celle que je fuyais. Je veux l'oublier, dis-je alors avec dépit ; je veux l'oublier, ou mourir. Et je pris aussitôt le chemin qui conduisait au Promontoire de Leucade.

J'arrive ; un peuple nombreux couvrait le rivage. Les sacrificateurs après les libations accoutumées, immolent deux tourterelles, in-

voquent Neptune, et descendent ensuite dans les bateaux destinés à secourir les amans qui cherchent dans les flots la fin de leurs souffrances.

Un jeune homme, nommé Myrtil, se présente; la tristesse est empreinte sur son front. La belle Céphise paraît au même instant, et s'avance au doux bruit des louanges prodiguées à ses charmes. Ces acclamations répétées tirent enfin Myrtil de sa rêverie. — Quoi! s'écrie-t-il, si jeune et si jolie, vous avez pu trouver un amant volage? — En est-il qui ne soit pas volage? — Hélas! j'en connais un du moins. — Son exemple ne sera pas imité. — Je le souhaite; voyez où conduit la constance. — Pourquoi fîtes-vous un mauvais choix? — Le vôtre était-il meilleur? — Je me suis trompée, et je vais m'en punir. — J'ai le même projet; mais avouez que cela n'est pas raisonnable. — J'avoue que mon inconstant seul devait être puni. — C'est mon infidelle qu'il faudrait noyer. — Et, loin de le punir,

je prépare à sa vanité un nouveau triomphe. — Il sérait plus sage et plus doux de se venger. — J'en conviens. — Ce n'est pas assez d'en convenir. — Eh bien, je le veux. — Serai-je de moitié dans la vengeance ?

Céphise ne répondit rien, mais elle prit la main de Myrtil, et tous deux s'éloignèrent.

Nous vîmes arriver un habitant de l'Ébadie. Il venait de perdre une épouse adorée, il détestait la vie, et criait à ceux qui conduisaient les bateaux : Si votre ame connaît la pitié, ne me secourez pas ; laissez-moi rejoindre celle que j'aime ; au nom des dieux, ne me secourez pas. Il dit, et se précipite dans les flots. Mais à peine les a-t-il touché, qu'il étend les bras, et nage avec force jusqu'au rivage.

Un jeune Athénien prit sa place. Il tenait dans ses mains un portrait et une boucle de cheveux. L'or et les perles brillaient sur ses habits ; sa chevelure était parfumée ; son air et sa démarche respiraient la mollesse. Cynisca

m'adore, dit-il, et je sens que je commence à l'aimer ; il est temps de la quitter. A ces mots, il jette dans la mer le portrait et la boucle, et s'en retourne en fredonnant une chanson bachique. Il souriait à toutes les femmes qu'il trouvait sur son passage.

Il vint ensuite deux femmes de Syracuse, d'une naissance illustre. L'aimable rougeur ne colorait pas leur front ; leur regard était hardi comme celui des athlètes. Elles prennent un détour, et descendent sur le sable du rivage. Là, elles déchaussent leurs brodequins, effleurent du pied la surface des eaux, et remercient Neptune de leur guérison. Revenues dans la foule, l'une saisit par la main un histrion d'Athènes, et l'autre un riche marchand de l'île de Samos.

Tous les regards se fixèrent sur deux amans qui s'avançaient en se tenant par la main. Ils sortaient à peine de l'enfance. Des larmes inondaient leur visage ; ils s'embrassaient avec tendresse, et s'approchaient des bords

du Promontoire, lorsqu'un vieillard les arrêta : — Mes enfans, que faites-vous ? Quels sont donc vos chagrins ? — Nous nous aimons, dit le jeune homme, voilà notre malheur. L'amour est pour nous un tourment; une seule idée nous occupe ; le sommeil s'éloigne de nos paupières ; le sourire n'est plus sur nos lèvres ; une langueur secrète nous consume ; l'absence nous paraît affreuse, c'est une mort lente, quand nous nous revoyons, nous sommes plus agités encore ; des larmes se mêlent à nos baisers ; nous craignons l'avenir, nous craignons d'être séparés un jour ; la jalousie nous tourmente : enfin l'amour fait notre malheur ; nous voulons guérir de notre amour. — Le vieillard sourit et leur répond : Tournez les yeux sur cette colline ; le temple que vous voyez est celui de l'Hymen ; entrez dans ce temple, et vos tourmens finiront.

Les deux amans suivirent le conseil du vieillard, et furent remplacés par une jeune veuve. Ses vêtemens et sa contenance annonçaient la

douleur. Elle soupira, s'avança sur le bord du précipice, et jeta un coup-d'œil sur les flots. Je suis guérie, dit-elle aussitôt; je rends graces à Neptune, je rends graces aux dieux immortels.

La célèbre Sapho parut ensuite. La foule des spectateurs se pressait autour d'elle; mille voix confuses s'élevaient pour la louer et pour la plaindre. Dans sa première jeunesse elle avait outragé la nature et l'Amour. L'Amour est terrible quand il se venge. Il mit son flambeau dans l'ame de Sapho; et laissa l'indifférence dans celle de Phaon. Cette fille infortunée tenait dans ses mains la lyre qu'elle avait perfectionnée; une guirlande de myrte et de lauriers couronnait son front. Elle s'avança d'un pas assuré sur le rocher, et chanta une ode, en s'accompagnant de sa lyre. L'éloignement ne me permit pas de l'entendre; mais je la vis s'élancer courageusement dans les flots. Les uns assurent que dans sa chûte elle fut métamorphosée en cygne; d'autres

prétendent qu'on a vu les Nymphes de la mer s'approcher pour la recevoir.

La foule s'écoula insensiblement, et j'arrivai sur le Promontoire. Là, je balançai pendans quelque temps. Je ne craignais point la mort; je craignais l'indifférence. Cesser d'aimer ! cette idée m'accablait, et je fus tenté de garder mes tourmens. Ma raison fut enfin la plus forte, et je m'élançais, quand je me sentis retenu par ma tunique. Je me retourne, je vois Myrthé, et je la reçois évanouie dans mes bras. O Myrthé ! fille volage et toujours chérie ! que viens-tu chercher dans ces lieux ? A ces mots, elle ouvre ses beaux yeux, et dit : Peux-tu me soupçonner ? devais-tu partir sans m'entendre ? Hélas ! le jour où une mère cruelle me prononça l'arrêt de mon malheur, le jour où tu quittas le village, je te cherchai au rendez-vous accoutumé ; je ne trouvai que les marques de ton désespoir. Je voulais te proposer de fuir avec moi, de partager mon sort, de ne plus vivre que pour l'amour. A la

faveur de la nuit je rentrai dans le village, et je m'approchai de ta cabane. Ton père pleurait, assis sur le seuil de la porte; il appelait son fils, son fils bien-aimé, et ses larmes redoublaient. Je m'éloignai, je te cherchai longtems; et te croyant perdu pour jamais, je venais demander à Neptune la fin de mon amour.

Il faudrait avoir senti mes peines, pour concevoir mon bonheur. Ce bonheur dure encore; il ne finira qu'avec ma vie. Je n'ai pas oublié les paroles du vieillard, et j'ai promis à l'Amour de ne point entrer dans le temple de l'Hymen.

LES FLEURS.

Vous trompiez donc un amant empressé;
Et c'est en vain que vous m'aviez laissé,
D'un prompt retour l'espérance flatteuse ?
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.
De cette absence, hélas! trop douloureuse,
Vos écrits seuls me consolent par fois :
Je les relis, c'est ma plus douce étude.
N'en doutez point; dès les premiers beaux jours
Porté soudain sur l'aile des Amours,
Je paraîtrai dans votre solitude.
Seule et tranquille à l'ombre des berceaux,
Vous me vantez les charmes du repos,
Et les douceurs d'une sage mollesse ;
Vous les goûtez; aussi votre paresse
Du soin des fleurs s'occupe uniquement.
Ce doux travail plairait à votre amant ;
Flore est si belle, et sur-tout au village !
Fixez chez vous cette beauté volage.

Mais ses faveurs ne se donnent jamais;
Achetez donc, et payez ses bienfaits.
Des Aquilons connaissez l'influence;
Et de Phœbé méprisez la puissance.
On vit jadis nos timides aïeux
L'interroger d'un regard curieux;
Mais aujourd'hui la sage expérience
A détrompé le crédule mortel.
Sur nos jardins Phœbé n'a plus d'empire.
De son rival l'empire est plus réel;
C'est par lui seul que tout vit et respire;
Et le parterre où vont naître vos fleurs
Doit recevoir ses rayons créateurs.

Du triste hiver Flore craint la présence;
C'est au printems que son règne commence.
Voyez-vous naître un jour calme et serein?
Semez alors, et soyez attentive;
Car du Zéphir le souffle à votre main
Peut dérober la graine fugitive.
De sa bonté l'eau doit vous assurer.
En la noyant, celle qui, trop légère,

Dans le cristal ne pourra pénétrer,
Sans y germer, vieillirait sous la terre.

L'oignon préfère un sol épais et gras;
Un sol léger suffit à la semence;
Confiez-lui votre douce espérance,
Et de vos fleurs les germes délicats.
Mais n'allez point sur la graine étouffée
Accumuler un trop pesant fardeau;
Et, sans tarder, arrosez-la d'une eau
Par le soleil constamment échauffée.
Craignez sur-tout que l'onde en un moment
N'entraîne au loin la graine submergée.
Pour l'arrêter, qu'une paille alongée
D'un nouveau toit la couvre également.
Par ce moyen vous pourrez aisément
Tromper l'effort des Aquilons rapides,
Et de l'oiseau les recherches avides.

N'osez jamais d'une indiscrète main
Toucher la fleur, ni profaner le sein
Que chaque aurore humecte de ses larmes;

Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes,
Et leur fait perdre un tendre velouté,
Signe chéri de la virginité.
Au souffle heureux du jeune époux de Flore
Le bouton frais s'empressera d'éclore,
Et d'exhaler ses plus douces odeurs :
Zéphyre seul doit caresser les fleurs.
Le tendre amant embellit ce qu'il touche,
Témoin ce jour où le premier baiser
Fut tout-à-coup déposé sur ta bouche.
Un feu qu'en vain tu voulais appaiser
Te colora d'une rougeur nouvelle;
Mes yeux jamais ne te virent si belle.
Mais qu'ai-je dit? devrais-je à mes leçons
Des voluptés entremêler l'image?
Réservons-la pour de simples chansons,
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connaissez les besoins.
Il est des plants dont la délicatesse
De jour en jour exige plus de soins.
Aux vents cruels dérobez leur faiblesse;

Un froid léger leur donnerait la mort.
Qu'un mur épais les défende du nord ;
Et de terreau qu'une couche dressée
Sous cet abri soit pour eux engraissée:
Obtenez leur les regards bienfaisans
Du dieu chéri qui verse la lumière.
J'aime sur tout que ses rayons naissans
Tombent sur eux ; mais par un toit de verre
De ces rayons modérez la chaleur ;
Un seul suffit pour dessécher la fleur.
Dans ces prisons retenez son enfance,
Jusqu'au moment de son adolescence.
Quand vous verrez la tige s'élever,
Et se couvrir d'une feuille nouvelle ;
Permettez-lui quelquefois de braver
Les Aquilons moins à craindre pour elle.
Mais couvrez-la, quand le soleil s'enfuit.
Craignez toujours le souffle de la nuit,
Et les vapeurs de la terre exhalées ;
Craignez le froid tout-à-coup reproduit,
Et du printems les tardives gelées.

Malgré ces soins, par fois l'on voit jaunir
Des jeunes fleurs la tige languissante.
Un mal secret sans doute la tourmente;
La mort va suivre, il faut la prévenir.
D'un doigt prudent découvrez la racine;
De sa langueur recherchez l'origine;
Et, sans pitié, coupez avec le fer
L'endroit malade ou blessé par le ver,
De cette fleur l'enfance passagère
De notre enfance est le vivant tableau.
J'y vois les soins qu'un fils coûte à sa mère,
Et les dangers qui souvent du berceau
Le font passer dans la nuit du tombeau.
Mais quelquefois la plus sage culture
Ne peut changer ce qu'a fait la nature,
Ni triompher d'un vice enraciné.
Ce fils ingrat, en avançant en âge,
Trompe souvent l'espoir qu'il a donné;
Ou, par la mort tout-à-coup moissonné,
Avant le tems il voit le noir rivage.
Souvent aussi l'objet de votre amour,
La tendre fleur se flétrit sans retour.

Par fois les flots versés pendant l'orage
Dans vos jardins porteront le ravage,
Et sans pitié l'Aquilon furieux
Renversera leurs trésors à vos yeux.
Mais quand d'Iris l'écharpe colorée
S'arrondira sous la voûte des cieux,
Quand vous verrez près de Flore éplorée
Le papillon recommencer ses jeux,
Sur leurs besoins interrogez vos plantes,
Et réparez le ravage des eaux.
Avec un fil, sur de légers rameaux,
Vous soutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux soins, partagés avec vous,
Amuseront mon oisive paresse.
Mais ces travaux, ô ma jeune maîtresse,
Seront mêlés à des travaux plus doux,
Vous m'entendez, et rougissez peut-être.
Le jour approche où nos jeux vont renaître.
Hâtez ce jour désiré si long-tems,
Dieu du repos, dieu des plaisirs tranquilles,
Dieu méconnu dans l'enceinte des villes;

Fixez enfin mes desirs inconstans,
Et terminez ma recherche imprudente.
Pour être heureux, il ne faut qu'une amante,
L'ombre des bois, les fleurs et le printems.

Printems chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs,
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant te payer tes largesses!
Déjà Zéphire annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre, et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe, et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette;
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver;
Il vous arrache à l'obscure retraite

Qui recelait vos appas inconnus ;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues ;
Dans cette fleur je revois Adonis.

Dans la jacinthe un bel enfant respire ;
J'y reconnais le fils de Piérus :
Il cherche encor les regards de Phébus ;
Il craint encore le souffle de Zéphire.

Des feux du jour évitant la chaleur,

Ici fleurit l'infortuné Narcisse.
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur :
Il aime l'ombre à ses ennuis propice ;
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.

N'oubliez pas la brillante auricule ;
Soignez aussi la riche renoncule ,
Et la tulippe , honneur de nos jardins :
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors , prévoyant nos dédains ,
Pour son empire aurait quelques alarmes.
Que la houlette enlève leurs oignons
Vers le déclin de la troisième année ;
Puis détachez les nouveaux rejetons
Dont vous verrez la tige environnée ;
Ces rejetons fleuriront à leur tour ;
Donnez vos soins à leur timide enfance ;
De vos jardins elle fait l'espérance ,
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie

Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie,
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Roi des jardins ce favori de Flore
Charme à la fois l'odorat et les yeux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
L'humble genêt, le jasmin plus aimés,
Le chèvre-feuille, et le pois parfumé,
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est faible et délicat;
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie.
Coupez les jets autour de lui pressés;
N'en laissez qu'un; la tige en est plus belle,
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,

Vous donneront une tige nouvelle ;
Et quelques jours ces rejetons naissans
Remplaceront leurs pères vieillissans.

Aimables fruits des larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirai mes vers ;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?
Disparaissez les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur ;
Mais aussitôt le père de la treille
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets ;
Sa douce odeur, aux célestes banquets,

Fait oublier celle de l'ambroisie;
Son vermillon doit parer la beauté;
C'est le seul fard que met la volupté:
A cette bouche où le sourire joue
Son coloris prête un charme divin;
Elle se mêle aux lis d'un joli sein;
De la pudeur elle couvre la joue;
Et de l'Aurore elle rougit la main.

Cultivez la cette rose si belle;
Vos plus doux soins doivent être pour elle.
Que le ciseau dirigé par vos doigts
Légèrement la blesse quelquefois.
Noyez souvent ses racines dans l'onde.
Des plants divers faisant un heureux choix,
Préférez ceux dont la tige féconde
Renaît sans cesse, et fleurit tous les mois.
Songez sur-tout à ce bosquet tranquille
Où notre amour fuyait les importuns;
Conservez-lui son ombre et ses parfums:
A mes desseins il est encore utile.

Ce doux espoir, dans mon cœur attristé,
Vient se mêler aux chagrins de l'absence.
Ah! mes ennuis sont en réalité,
Et mon bonheur est tout en espérance!

LES TABLEAUX.

TABLEAU PREMIER.

LA ROSE.

C'est l'âge qui touche à l'enfance,
C'est Justine, c'est la candeur.
Déja l'amour parle à son cœur :
Crédule comme l'innocence,
Elle écoute avec complaisance
Son langage souvent trompeur.
Son œil satisfait se repose
Sur un jeune homme à ses genoux,
Qui d'un air suppliant et doux
Lui présente une simple rose.
De cet amant passionné,
Justine, refusez l'offrande;
Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné.

TABLEAU II.

LA MAIN.

Quand on aime bien, l'on oublie
Ces frivoles ménagemens
Que la raison ou la folie
Oppose au bonheur des amans.
On ne dit point : « La résistance
« Enflamme et fixe les desirs ;
« Reculons l'instant des plaisirs
« Que suit trop souvent l'inconstance ».
Ainsi parle un amour trompeur,
Et la coquette ainsi raisonne.
La tendre amante s'abandonne
A l'objet qui toucha son cœur :
Et dans sa passion nouvelle,
Trop heureuse pour raisonner,
Elle est bien loin de soupçonner
Qu'un jour il peut être infidèle.

Mais plus heureux encor l'amant
Qui peut causer un pareil songe!

TABLEAU IV.

LE SEIN.

Justine reçoit son ami
Dans un cabinet solitaire.
Sans doute il sera téméraire?
Oui, mais seulement à demi :
On jouit alors qu'on diffère.
Il voit, il compte mille appas,
Et justine était sans alarmes;
Son ignorance ne sait pas
A quoi serviront tant de charmes.
Il soupire et lui tend les bras;
Elle y vole avec confiance;
Simple encore et sans prévoyance,
Elle est aussi sans embarras.

Modérant l'ardeur qui le presse,
Valsin dévoile avec lenteur
Un sein dont l'aimable jeunesse
Venait d'achever la rondeur ;
Sur des lis il y voit la rose ;
Il en suit le léger contour ;
Sa bouche avide s'y repose ;
Il l'échauffe de son amour ;
Et tout-à-coup sa main folâtre
Enveloppe un globe charmant,
Dont jamais les yeux d'un amant
N'avaient même entrevu l'albâtre.

C'est ainsi qu'à la volupté
Valsin préparait la beauté
Qui par lui se laissait conduire ;
Il savait prendre un long détour.
Heureux qui s'instruit en amour,
Et plus heureux qui peut instruire!

Justine avait reçu la fleur.
On exige alors de sa bouche
Cet aveu qui flatte et qui touche,
Alors même qu'il est menteur.
Elle répond par sa rougeur,
Puis avec un souris céleste
Aux baisers de l'heureux Valsin
Justine abandonne sa main;
Et la main promet tout le reste.

TABLEAU III.

LE SONGE.

Le sommeil a touché ses yeux;
Sous des pavots délicieux
Ils se ferment, et son cœur veille.
A l'erreur ses sens sont livrés.
Sur son visage par degrés
La rose devient plus vermeille;

Sa main semble éloigner quelqu'un;
Sur le duvet elle s'agite;
Son sein impatient palpite,
Et repousse un voile importun.
Enfin plus calme et plus paisible,
Elle retombe mollement;
Et de sa bouche lentement
S'échappe un murmure insensible.
Ce murmure plein de douceur
Ressemble au souffle du Zéphire,
Quand il passe de fleur en fleur;
C'est la volupté qui soupire;
Oui, ce sont les gémissemens
D'une vierge de quatorze ans,
Qui dans un songe involontaire
Voit une bouche téméraire
Effleurer ses appas naissans,
Et qui dans ses bras caressans
Presse un époux imaginaire.

Le sommeil doit être charmant,
Justine, avec un tel mensonge;

TABLEAU V.

LE BAISER.

Ah! Justine, qu'avez-vous fait?
Quel nouveau trouble et quelle ivresse!
Quoi! cette extase enchanteresse
D'un simple baiser est l'effet?
Le baiser de celui qu'on aime
A son attrait et sa douceur;
Mais le prélude du bonheur
Peut il être le bonheur même?
Oui, sans doute; ce baiser là
Est le premier, belle Justine;
Sa puissance et toujours divine,
Et votre cœur s'en souviendra.
Votre ami murmure et s'étonne
Qu'il ait sur lui moins de pouvoir;
Mais il jouit de ce qu'il donne;
C'est beaucoup plus que recevoir.

TABLEAU VI.

LES RIDEAUX.

Dans cette alcove solitaire
Sans doute habite le repos;
Voyons. Mais ces doubles rideaux
Semblent fermés par le mystère;
Et ces vêtemens étrangers
Mêlés aux vêtemens légers
Qui couvraient Justine et ses charmes,
Et ce chapeau sur un sofa;
Ce manteau plus loin, et ces armes,
Disent assez qu'Amour est là.
C'est lui-même; je crois entendre
Le premier cri de la douleur,
Suivi d'un murmure plus tendre,
Et des soupirs de la langueur.

Valsin, jamais ton inconstance

N'avait connu la volupté;
Savoure-la dans le silence.
Tu trompas toujours la beauté ;
Mais sois fidèle à l'innocence.

TABLEAU VII.

LE LENDEMAIN.

D'un air languissant et rêveur
Justine a repris son ouvrage;
Elle brode, mais le bonheur
Laissa sur son joli visage
L'étonnement et la pâleur.
Ses yeux qui se couvrent d'un voile
Au sommeil résistaient en vain;
Sa main s'arrête sur la toile,
Et son front tombe sur sa main.
Dors, et fuis un monde malin :
Ta voix plus douce et moins sonore,
Ta bouche qui s'entr'ouvre encore,

Tes regards honteux ou distraits,
Ta démarche faible et gênée,
De cette nuit trop fortunée
Révéleraient tous les secrets.

TABLEAU VIII.

L'INFIDÉLITÉ.

Un bosquet, une jeune femme;
A ses genoux un séducteur
Qui jure une éternelle flamme,
Et qu'elle écoute sans rigueur;
C'est Valsin. Dans le même asile
Justine, crédule et tranquille,
Venait rêver à son amant;
Elle entre: que le peintre habile
Rende ce triple étonnemeut.

TABLEAU IX.

LES REGRETS.

Justine est seule et gémissante,
Et mes yeux avec intérêt
La suivent dans ce lieu secret
Où sa chûte fut si touchante.
D'abord son tranquille chagrin
Garde un morne et profond silence:
Mais des pleurs s'échappent enfin,
Et coulent avec abondance
De son visage sur son sein ;
Et ce sein formé par les Graces,
Dont le voluptueux satin
Du baiser conserve les traces,
Palpite encore pour Valsin.
Dans sa douleur elle contemple
Ce réduit ignoré du jour,
Cette alcove, qui fut un temple,
Et redit : Voilà donç l'amour !

TABLEAU X.

LE RETOUR.

CEPENDANT Valsin infidèle
Ne cessa point d'être constant;
Justine, aussi douce que belle,
Pardonna l'erreur d'un instant.
Elle est dans les bras du coupable.
Il lui parle de ses remords;
Par un silence favorable
Elle répond à ses transports;
Elle sourit à sa tendresse,
Elle permet tout à ses desirs:
Mais pour lui seul sont les plaisirs;
Elle conserve sa tristesse;
Son amour n'est plus une ivresse:
Elle abandonne ses attraits,
Mais cependant elle soupire;
Et ses yeux alors semblaient dire:
Le charme est détruit pour jamais.

JAMSEL,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Jeune, sensible, et né pour les vertus,
Jamsel aimait comme l'on n'aime plus,
Et d'Euphrosine il fixa la tendresse.
D'un prompt hymen ils nourrissaient l'espoir,
Et chaque jour ils pouvaient se revoir.
Seuls une fois, dans un instant d'ivresse,
Troublés tous deux, éperdus, entraînés,
Par le bonheur ils se sont enchaînés.
Ton souvenir fera couler des larmes,
Premier baiser, délice d'un moment,
Et dans leur cœur où pénètrent tes charmes
Tu laisseras un long embrasement!
Souvent leur bouche implora l'hyménée:
Mais sans pitié l'on repoussa leurs vœux.
Belle Euphrosine, une mère obstinée,
Pour enrichir un fils ambitieux,
T'avais d'avance au cloître condamnée.

Les lois voyaient, et n'osaient prévenir
Ces attentats; il fallut obéir.
De son amant à jamais séparée,
Dans ces tombeaux creusés au nom du ciel
Vivante encore elle fut enterrée,
Tomba sans force aux marches de l'autel.
Et prononça son malheur éternel.

A son ami plongé dans la tristesse
Le monde en vain offrait tous les secours,
Tous les plaisirs que cherche la jeunesse,
Les jeux, les arts, de nouvelles amours:
Rien ne distrait sa morne inquiétude;
Pour lui le monde est une solitude.
Moins misérable on peint le voyageur
Sur des rochers poussé par le naufrage:
Privé des siens, seul dans ce lieu sauvage,
Il s'épouvante, et pâlit de frayeur;
Des pas de l'homme il cherche et craint la trace,
Et sur le roc il monte avec effort;
Il ne voit rien, n'entend rien, tout est mort;
Silence affreux! d'effroi son cœur se glace;

Vers le rivage il revient promptement;
Son œil encor parcourt avidement
Des flots calmés la lointaine surface;
Mais le rivage et les flots sont déserts,
Et ses longs cris se perdent dans les airs.

Jamsel enfin en pleurant se rappelle
Qu'un tendre père et qu'un ami fidèle,
Sacrifiés jusqu'alors à l'amour,
Depuis long-temps demandent son retour.
« J'irai, dit-il; peut-être que leur vue
Adoucira le poison qui me tue:
De ma faiblesse ils seront le soutien,
Et dans leur cœur j'épancherai le mien,
Comme un torrent au lugubre murmure,
Qui, tout-à-coup enflé par l'aquilon,
Dans le bassin où dort une onde pure
Va de ses flots verser le noir limon. »

Jamsel retourne aux lieux qui l'ont vu naître.
Il croit en vain dans ce séjour champêtre
Calmer son ame, et respirer la paix.

La solitude augmente ses regrets.
Ni le printemps, ni les parfums de Flore,
Ni la douceur du baiser paternel,
Ni l'amitié plus consolante encore,
Rien n'effaçait un souvenir cruel.
Un noir chagrin lentement le dévore.
De tems en tems son orgueil abattu
Se relevait; honteux de sa faiblesse,
Dans les écrits où parle la sagesse.
Il veut puiser la force et la vertu.
Hélas! son œil en parcourait les pages;
Mais son esprit inatentif, errant,
Volait ailleurs, et de tendres images
Le replongeaient dans un trouble plus grand
Si quelquefois un ami lui rappelle
De ses aïeux le rang et la valeur,
Aux mots sacrés de patrie et d'honneur
Il se réveille; une fierté nouvelle
Dans ses regards remplace la langueur,
Et peint son front d'une heureuse rougeur.
D'un joug honteux ce moment le délivre.
Il a vaincu sans doute, et va revivre

Pour l'honneur seul? Non, ce noble transport
De sa faiblesse est le dernier effort;
Et l'amitié, qui ne peut se résoudre
A délaisser l'insensé qui la fuit,
Voit succéder le silence et la nuit
A cet éclair qui promettait la foudre,
Se trouve-t-il dans un cercle nombreux?
Seul il conserve un air morne et farouche;
Des mots sans suite échappent de sa bouche,
Entrecoupés de soupirs douloureux.
Les entretiens l'obsèdent; rien ne frappe
Ses yeux distraits; sans voix, et sans couleur,
Long-tems il garde un silence rêveur;
Puis tout-à-coup il frisonne, il s'échappe,
Et va des bois chercher la profondeur.
Infortuné! si l'amour t'abandonne,
D'autres plaisirs peuvent te consoler.
Vois-tu les fleurs dont l'arbre se couronne?
Sur ces prés verts vois-tu l'onde couler?
Des vastes champs observe la culture,
Du jeune pâtre écoute les chansons,
Suis la vendange et les riches moissons;

Homme égaré, reviens à la nature.
Mais la nature est muette à ses yeux.
Aux prés fleuris sa tristesse préfère
Un sol aride, un rocher solitaire,
Et des cyprès le deuil silencieux.
L'ombre survient; la lune renaissante
Lui prête en vain sa lueur bienfaisante
Pour retourner au toit accoutumé;
Sur le rocher, pensif il se promène;
Puis sur la pierre il s'étend avec peine,
Pâle, sans force, et d'amour consumé.
Si du sommeil la douceur étrangère
Vient un moment assoupir ses douleurs,
Un songe affreux le saisit, et des pleurs,
Des pleurs brûlans entr'ouvrent sa paupière.
Le jour paraît, il déteste le jour;
La nuit revient, il maudit son retour.
« J'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance,
Dit-il enfin, pleurer, voilà mon sort.
Oh, malheureux! à ma longue souffrance
Je ne vois plus de terme que la mort.
Pourquoi l'attendre? y courir, est-ce un crime?

Non, sur mes jours, mon droit est légitime.
Faible sophiste, insensé discoureur,
Peux-tu défendre au triste voyageur,
Qu'un ciel brûlant dessèche dans la plaine,
De chercher l'ombre et la forêt prochaine?
Qu'un soldat reste au poste désigné;
Sa main tranquille a signé l'esclavage,
Et de ses droits il a vendu l'usage;
Moi, je suis libre, et je n'ai rien signé;
Mourons ». Il dit, et sa main intrépide,
Sans hésiter, prend le tube homicide;
Le plomb s'échappe, et finit ses tourmens.
Son ami vient; ô douloureux momens!
Mais de son cœur étouffant le murmure,
D'un blanc mouchoir il couvre la blessure.
Soin superflu! Jamsel, en soupirant,
Sur cet ami soulève un œil mourant
Qui se referme, et d'une voix éteinte:
« Je meurs, dit-il, sans remords et sans crainte.
Assez long-tems j'ai supporté le jour.
Pardonne-moi; je ne pouvais plus vivre.
Donne à l'objet de mon funeste amour

Ce voile teint d'un sang... » Il veut poursuivre ;
Sa bouche à peine exhale un son confus :
Chère Euphrosine ! il soupire, et n'est plus.

Loin de ces lieux, sa malheureuse amie,
Que fatiguait le fardeau de la vie,
Au ciel en vain se plaignait de son sort,
Et demandait le repos ou la mort.
De ses chagrins son air trahit la cause.
Ce n'était plus la beauté dans sa fleur.
Les longs ennuis, l'amour, et la langueur,
Sur son visage avaient pâli la rose :
En la peignant, on eût peint la douleur.
De sa tristesse on ose faire un crime.
Loin de la plaindre, on hâte le moment
Où du malheur cette faible victime
Dans le trépas rejoindra son amant.
Entre ses mains un messager fidèle
Vient déposer le voile ensanglanté.
Elle frisonne, et recule, et chancelle.
Il ne vit plus, mon arrêt est porté,
Dit-elle ensuite ; et sa plainte touchante,

Et ses regards se tournent vers le ciel;
Et tout-à-coup sa bouche impatiente
De cent baisers couvre ce don cruel.
Tous ses malheurs vivement se retracent
A son esprit; des pleurs chargent ses yeux;
Mais elle craint que ses larmes n'effacent
D'un sang chéri le reste précieux.
« Sans moi, Jamsel, pourquoi quitter la vie?
Dit-elle enfin d'une voix affaiblie.
Mais attends-moi, je ne tarderai pas:
On aime encore au-delà du trépas. »

Ce dernier coup, et de si longues peines,
Ont épuisé ses forces; par degrés
Le froid mortel se glisse dans ses veines;
La clarté fuit de ses yeux égarés.
« Dieu de bonté, fais grace à ma faiblesse » !
Après ces mots, sur sa bouche elle presse
Le lin sanglant, nomme encore Jamsel,
Tombe, et s'endort du sommeil éternel.

LETTRES.

LETTRE I.

A MON FRÈRE.

Rio-Janéiro, septembre 1773.

Tu seras sans doute étonné de recevoir une lettre de moi datée de Rio-Janéiro. Depuis notre départ de l'Orient les vents nous ont été absolument contraires ; ils nous ont poussés d'abord sur la côte d'Afrique, que nous devions éviter. Le 3 juillet nous nous croyions encore à soixante-quinze lieues de cette côte. La nuit, par un bonheur des plus marqués, fut très-belle ; aucun nuage ne nous dérobait la clarté de la lune, et nous en avions grand besoin. A deux heures et demie du matin, un soldat qui fumait sur le pont découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous. Il ventait

beaucoup, et le navire, contre son ordinaire, s'avisait de faire deux lieues par heure. Cette terre est la côte de *Maniguette*, située sous le cinquième degré de latitude septentrionale; c'est un pays plat, et qui ne peut être apperçu qu'à une très-petite distance, on distinguait sans peine des cabanes, des hameaux, et des rivières. Tu penses bien que le premier soin fut de virer de bord; un moment après on jeta la sonde, et l'on ne trouva que sept brasses de fond. Reconnaissance éternelle à la pipe du soldat! Si le vaisseau avait encore parcouru quatre fois sa longueur, c'en était fait de nous, et j'aurais servi de déjeûner à quelque requin affamé. *Dî meliora!*

Nous avons ensuite traversé avec une rapidité singulière le canal de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Brésil, et nous sommes venus à pleines voiles mouiller sur le banc des *Abrolhos*. Nous avions tout auprès de nous des rochers fameux par plus d'un naufrage, sur lesquels les courans

nous entraînaient. Cette position était critique, et nous commencions à perdre l'espérance, lorsque des pêcheurs portugais, qui se trouvaient par hasard dans ces parages, nous indiquèrent la véritable route.

Nous manquions d'eau, et une grande partie de l'équipage était attaquée du scorbut : il fut décidé que nous relâcherions à Rio-Janéiro. Nous découvrîmes le soir même la petite île du *Repos*, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre-ferme. L'île du Repos ! que ce nom flatte agréablement l'oreille et le cœur ! bonheur, aimable tranquillité, s'il était vrai que vous fussiez renfermés dans ce point de notre globe, il serait le terme de ma course ; j'irais y ensevelir pour jamais mon existance ; inconnu à l'univers, que j'aurais oublié, j'y coulerais des jours aussi sereins que le ciel qni les verrait naître; je vivrais sans desir, et je mourrais sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnais aux charmes de la rêverie, et mon ame se plaisait dans

ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout-à-coup leurs cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris. Adieu tous mes projets de retraite; l'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'Ennui; mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude; et l'Espérance vint me dire à l'oreille: Tu les reverras ces Épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris-de-lin, et la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais; tu la reverras

Cette *caserne*, heureux séjour
Où l'Amitié, par prévoyance,
Ne reçoit le fripon d'Amour
Que sous serment d'obéissance;
Où la paisible égalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la vanité,
Ne permet de rivalité

Que dans les combats de la table ;
Où l'on ne connaît d'ennemis
Que la raison toujours cruelle ;
Où Jeux et Ris font sentinelle
Pour mettre en fuite les ennuis ;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un tyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment ;
Où l'on ne fait jamais la guerre
Que par d'agréables bons mots
Lancés et rendus à propos ;
Où le vaincu dans sa colère
Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses rivaux.
Cette ordonnance salutaire,
Est écrite en lettres de fleurs
Sur la porte du sanctuaire,
Et mieux encore dans tous les cœurs :

« De par nous, l'Amitié fidelle,

Et plus bas, Bacchus et l'Amour ;
Ordonnons qu'ici chaque jour
Amène une fête nouvelle ;
Que l'on y pense rarement,
De peur de la mélancolie ;
Qu'on y préfère sagement
A la sagesse la folie,
A la raison le sentiment ;
Et qu'on y donne à la paresse,
A l'art peu connu de jouir,
Tous les momens de la jeunesse :
Car tel est notre bon plaisir. »

Le lendemain le vent augmenta ; le ciel était sombre : tout annonçait un gros temps. Pendant la nuit le tonnerre se fit entendre de trois côtés différens, et les lames couvraient quelquefois le vaisseau dans toute sa longueur. Réveillé par le bruit de la tempête, je monte sur le pont. Nous n'avions pas une seule voile, et cependant le navire faisait trois lieues par heure. Peins-toi réunis le sif-

flement du vent et de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots qui venaient se briser avec impétuosité contre le vaisseau, et un bourdonnement sourd et continuel dans les cordages; ajoute à tout cela l'obscurité la plus profonde, et un brouillard presque solide que l'ouragan chassait avec violence; et tu auras une légère idée de ce que j'observais alors tout à mon aise. Je t'avoue que dans ce moment je me suis dit tout bas, *Illi robur et æs triplex*. Vers les trois heures la tempête fut dans toute sa force; de longs éclairs tombaient sur le gaillard, et y laissaient une odeur insupportable; la mer paraissait de feu; un silence effrayant régnait sur le pont; on n'entendait que la voix de l'officier de quart qui criait par intervalle, *Stribord*, *bâbord*. Ce grain dura une demi-heure, et il fut tout-à-coup terminé par un grand calme.

Nous gagnâmes enfin la rade de Rio-Janéiro, et nous envoyâmes demander au vice-roi la

permission d'y entrer : cette précaution est nécessaire à tous les vaisseaux étrangers qui veulent y relâcher. Ces gens-ci se ressouviennent de Duguai-Trouin.

L'entrée de cette rade offre le spectacle le plus imposant et le plus agréable, des forts, des retranchemens, des batteries; des montagnes et des collines couvertes de bananiers et d'orangers, et de jolies maisons de campagnes dispersées sur ces collines.

Nous eûmes dans la matinée une audience publique du vice-roi. Le palais et vaste; mais l'extérieur et ce que j'ai vu de l'intérieur ne répondent pas à la richesse de la colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-salle; puis un rideau se leva; et nous laissa voir le vice-roi environné de toute sa cour. Il nous reçut poliment, accorda au capitaine la relâche, et aux passagers la permission de se promener dans la ville. Après l'audience nous fîmes des visites militaires, et nous revînmes dîner à bord. Il nous est dé-

fendu de manger à terre, et encore plus d'y coucher.

La ville est grande, les maisons sont basses et mal bâties, les rues bien alignées, mais fort étroites.

Après-midi nous descendîmes à terre; trois officiers vinrent nous recevoir sur le rivage; c'est l'usage ici, les étrangers sont toujours accompagnés. Nous allâmes à une foire qui se tient à une demi-lieue de la ville. Chemin faisant, j'eus le plaisir de voir plusieurs Portugaises qui soulevaient leur jalousie pour nous examiner. Il y en avait très-peu de jolies; mais une navigation de trois mois, et la difficulté de les voir, les rendaient charmantes à mes yeux.

On ne trouvait à cette foire que des pierreries mal taillées, mal montées, et d'un prix excessif. Pendant que nous portions de tous côtés nos regards, un esclave vint prier nos conducteurs de nous faire entrer dans un jardin voisin. Nous y trouvâmes quatre tentes

bien dressées. La première renfermait une chapelle dont tous les meubles étaient d'or et d'argent massif, et travaillés avec un goût exquis. La seconde contenait quatre lits : les rideaux étaient d'une étoffe précieuse de Chine peinte dans le pays, les couvertures de damas enrichi de franges et de glands d'or, et les draps d'une mousseline brodée garnie de dentelle. La troisième servait de cuisine, et tout y était d'argent. Quand j'entrai dans la quatrième, je me crus transporté dans un de ces palais de fée bâtis par les romanciers. Dans les quatre angles étaient quatre buffets chargés de vaisselle d'or, et de grands vases de cristal qui contenaient les vins les plus rares ; la table était couverte d'un magnifique sur-tout, et des fruits d'Europe et d'Amérique. La gaité qui régnait parmi nous ajoutait encore à l'illusion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux et apprêté par la main des génies ; je croyais avaler le nectar ; et pour achever l'enchantement il ne manquait plus qu'une Hébé. Nous

sortîmes de ce lieu de délices en remerciant le dieu qui les faisait naître. Ce dieu est un seigneur âgé d'environ cinquante ans. Il est puissamment riche, mais il doit plus qu'il ne possède. Sa seule passion est de manger son bien et celui des autres dans les plaisirs et la bonne chère. Il fait transporter ses tentes partout où il croit pouvoir s'amuser, et il décampe aussitôt qu'il s'ennuie. Cet homme-là est un charmant Épicurien ; il est digne de porter le ruban gris-de-lin.

Même fête le lendemain, mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avait eu le temps de la préparer ; cependant pas un seul minois féminin.

Nous fîmes aussi plusieurs visites qui remplirent agréablement la soirée. Les femmes nous reçoivent on ne peut mieux, et comme des animaux curieux qu'on voit avec plaisir. Elles sont toutes très-brunes : elles ont de beaux cheveux relevés négligemment, un habillement qui plaît par sa simplicité, de grands

yeux noirs et voluptueux ; et leur caractère, naturellement enclin à l'amour, se peint dans leur regard.

Nous eûmes hier un joli concert suivi d'un bal : on ne connaît ici que le menuet. J'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise charmante de seize ans et demi : elle a une taille de nymphe et une physionomie piquante, *et la grace plus belle encore que la beauté :* on la nomme *Dona Theresa.*

Je ne te dirai rien des églises, les Portugais sont par-tout les mêmes ; elles sont d'une richesse étonnante ; il n'y manque que des sièges.

J'aurais été charmé de connaître l'opéra de Rio-Janéiro ; mais le vice-roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce pays-ci est un paradis terrestre ; la terre y produit abondamment les fruits de tous les climats ; l'air y est sain ; les mines d'or et de pierreries y sont très-nombreuses : mais à tous ces avantages il en manque un, qui seul peut

donner du prix aux autres, c'est la liberté: tout est ici dans l'esclavage; on y peut entrer, mais on n'en sort guère. En général les colons sont mécontens et fatigués de leur sort.

Nous quittons demain cette rade, et nous faisons voile pour l'île de Bourbon; nous relâcherons peut-être au cap de Bonne-Espérance.

Adieu, mon frère et mon ami: aime-moi toujours, et ne voyage jamais par mer.

LETTRE II.

A BERTIN.

Du Cap de Bonne-Espérance, octobre 1777.

C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des maris ennuyeux et des femmes fidelles;
Car l'Amour, tu le sais, n'est pas luthérien.
C'est ici qu'alentour d'une vaste théière,

Près d'un large fromage et d'un grand pot à bière,
L'on digère, l'on fume, et l'on ne pense à rien.
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de chanoine, et panse rebondie.
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à longs traits le *constance* et l'ennui.

On a bien raison de dire, *Chaque pays, chaque mode.* En France, les filles ne s'observent que dans l'extérieur; l'amant est toujours celui que l'on reçoit avec le plus de froideur; c'est celui auquel on veut faire le moins d'attention; et de l'air le plus décent et le plus réservé on lui donne un rendez-vous pour la nuit : ici, tout au rebours; vous êtes accueilli avec un air d'intelligence et d'amitié qui parmi nous signifierait beaucoup; vos yeux peuvent s'expliquer en toute assurance, on leur répond sur le même ton; on vous passe le baiser sur la main, sur la joue, même celui qui semble le plus expressif; enfin on vous accorde tout, excepté la seule chose qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc ? je ne fume jamais ; la fidélité matrimoniale est bien ennuyeuse ; dans une intrigue où le cœur n'est que chatouillé on ne vise qu'au dénoûment : la promenade est mon unique plaisir ; triste plaisir à vingt ans ! Je la trouve dans un jardin magnifique, qui n'est fréquenté que par les oiseaux, les dryades et les faunes : les divinités de ces lieux s'étonnent de me voir sans pipe et un livre à la main. C'est là que je jouis encore par le souvenir de ces momens passés avec toi, des douceurs de notre amitié, de nos folies, et des charmes de la *caserne ;* c'est là que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris ;

Tandis qu'entouré de plaisirs
Toujours aimé, toujours aimable,
Tu sais partager tes loisirs
Entre les muses et la table.
Adieu ; conserve tous ces goûts ;
Vole toujours de belle en belle,
Au Parnasse fais des jaloux,
A l'amitié reste fidèle.

Puisses-tu dans soixante hivers
Cueillir les fleurs de la jeunesse
Caresser encor ta maîtresse,
Et la chanter en jolis vers!

LETTRE III.

AU MÊME.

De l'île de Bourbon, janvier 1775.

Tu veux donc, mon ami, que je te fasse connaître ta patrie? tu veux que je te parle de ce pays ignoré, que tu chéris encore parce que tu n'y es plus? je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots.

L'air est ici très-sain; la plupart des maladies y sont totalement inconnues; la vie est douce, uniforme, et par conséquent fort ennuyeuse; la nourriture est peu variée; nous

n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellents.

Ici ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante;
Ici l'ananas plus chéri
Élève avec orgueil sa couronne brillante;
De tous les fruits ensemble il réunit l'odeur.
Sur ce coteau l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crême flatteuse;
La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;
La banane jaunit sous sa feuille élargie;
La mangue me prépare une chair adoucie;
Un miel solide et dur pend au haut du dattier;
La pêche croît aussi sur ce lointain rivage;
Et plus propice encor, l'utile cocotier
Me prodigue à la fois le met et le breuvage.

Voilà tous les présens que nous fait Pomone: pour l'amante de Zéphire, elle ne visite qu'à regret de ces climats brûlans.

Je ne sais pourquoi les poëtes ne manquent

jamais d'introduire un printemps éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables : rien de plus mal-adroit ; la variété est la source de tous nos plaisirs, et le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la nature rajeunie ; elle est toujours la même ; un verd triste et sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers, couverts en même temps de fruits et de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimas. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère ; j'aime à la voir croître, se développer, jaunir et tomber. Le printemps plairait beaucoup moins, s'il ne venait après l'hiver.

O mon ami ! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir je reverrai *Feuillancour* au mois de mai ! avec quelle avidité je jouirai de la nature ! avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne ! avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri ; les plaisirs perdus

sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du rossignol et de la fauvette ! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards, dont le cri importun attriste à la fois l'oreille et le cœur. En comparant ta situation à la mienne, apprends, mon ami, à jouir de ce que tu possèdes.

Nous avons, il est vrai, un ciel toujours pur et serein ; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit et le corps sont anéantis par la chaleur ; tous leurs ressorts se relâchent ; l'ame est dans un assoupissement continuel ; l'énergie et la vigueur intérieures se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir pour respirer ; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté mes yeux affligés
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphitéâtre
De rochers escarpés que le temps a rongés,
De rares arbrisseaux, par les vents outragés,
Y croissent tristement sur la pierre rougeâtre.

Et des lataniers alongés
Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.
Trouvant leur sûreté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perdreaux de leurs ailes bruyantes
Rasent impunément les herbes jaunissantes,
Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.
Du sommet des remparts dans les airs élancée,
La cascade à grand bruit précipite ses flots,
Et, roulant chez Thétis son onde courroucée,
Du Nègre infortuné renverse les travaux.
Ici, sur les confins des états de Neptune,
Où jour et nuit son épouse importune
Afflige les échos de longs mugissemens,
Du milieu des sables brûlans
Sortent quelques toits de feuillage.
Rarement le Zéphyr volage
Y rafraîchit l'air enflammé;
Sous les feux du soleil le corps inanimé
Reste sans force et sans courage.
Quelquefois l'Aquilon bruyant,
Sur ses ailes portant l'orage,
S'élance du sombre orient;

Dans ses antres l'onde profonde
S'émeut, s'enfle, mugit, et gronde;
Au loin sur la voûte des mers
On voit des montagnes liquides
S'élever, s'approcher, s'élancer dans les airs,
Retomber et courir sur les sables humides;
Les flammes du volcan brillent dans le lointain:
L'Océan franchit ses entraves,
Inonde nos jardins, et porte dans nos caves
Des poissons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il est vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite; la société, pour peu qu'elle soit douce et amusante, dédommage bien des incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connaître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du Créole est généralement bon; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave, et téméraire. Il ne sait pas couvrir ses véritables sentimens du masque de la bienséance; si vous lui déplaisez, vous n'aurez

pas de peine à vous en appercevoir ; il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis ; n'étant jamais instruit des détours de la chicane, ni de ce qu'on nomme *les affaires*, il se laisse souvent tromper. Le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que partout ailleurs. Il est ombrageux, inquiet, et susceptible à l'excès ; il se prévient facilement, et ne pardonne guère. Il a une adresse peu commune pour tous les arts mécaniques ou d'agrément ; il ne lui manque que de s'éloigner de sa patrie, et d'apprendre. Son génie indolent et léger n'est pas propre aux sciences ni aux études sérieuses ; il n'est pas capable d'application ; et ce qu'il sait, il le sait superficiellement et par routine.

On ne se doute pas dans notre île de ce que c'est que l'éducation. L'enfance est l'âge qui demande de la part des parens le plus de prudence et le plus de soin : ici l'on abandonne les enfans aux mains des esclaves ; ils prennent insensiblement les goûts et les mœurs de ceux

avec qui ils vivent : aussi, à la couleur près, très souvent le maître ressemble parfaitement à l'esclave. A sept ans, quelque soldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, et leur enseigne les quatre premières règles d'arithmétique ; alors l'éducation est complète.

Le Créole est bon ami, amant inquiet, et mari jaloux. (Ce qu'il y a d'impayable, c'est que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, et que la foi conjugale n'en est pas mieux gardée de part et d'autre.) Il est vain et entêté ; il méprise ce qu'il ne connaît pas, et il connaît peu de chose ; il est plein de lui-même, et vide de tout le reste. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux cafiers, et un Négrillon, il se croit sorti de la côte de S. Louis ; tel qui galope à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grand caleçon, et les pieds nus, s'imagine que le soleil ne se lève que pour lui. Ce fonds d'orgueil et de suffisance vient de l'ignorance et de la mauvaise éducation.

D'ailleurs, accoutumé comme on l'est ici depuis l'enfance à parler en maître à des esclaves, on n'apprend guère, ou l'on oublie aisément ce qu'exigent un égal et un supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique un ton décisif, et cet esprit impérieux que révolte la plus légère contradiction. C'est aussi ce qui entretient cette paresse naturelle au Créole, qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sexe dans ce pays n'a pas à se plaindre de la nature : nous avons peu de belles femmes, mais presque toutes sont jolies ; et l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse et de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis et les roses d'éclore sur leur visage; cette chaleur flétrit encore avant le temps d'autres attraits plus précieux ; ici une femme de vingt-cinq ans en a déja quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds ; pour l'honneur de nos dames, je

m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure, et j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette: la nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art mal-adroit. Ce principe devrait aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient, et dans toutes ces graces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrètes et les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de province; aussi nos dames se voient peu entre elles: on ne sort que pour les visites indispensables, car l'étiquette est ici singulièrement respectée: nous commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette colonie a été semblable à l'âge d'or; d'excellentes tortues couvraient la surface de l'île; le gibier venait de lui-même s'offrir au fusil; la bonne foi tenait lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté. Le Créole s'est dénaturé insensiblement; il a

substitué à ses mœurs simples et vertueuses des mœurs polies et corrompues; l'intérêt a désuni les familles; la chicane est devenue nécessaire; le chabouc a déchiré le Nègre infortuné; l'avidité a produit la fourberie; et nous en sommes maintenant au siècle d'airain.

Je te sais bon gré, mon ami, de ne pas oublier les Nègres dans les instructions que tu me demande; ils sont hommes, ils sont malheureux; c'est avoir bien des droits sur une ame sensible. Non, je ne saurais me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude, où le bruit des fouets et des chaînes étourdit mon oreille et retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans et des esclaves, et je ne vois pas mon semblable. On troque tous les jours un homme contre un cheval: il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante. Il faut avouer que les Nègres sont moins maltraités ici que dans nos autres colonies; ils sont vêtus; leur nourriture est saine et assez

abondante : mais ils ont la pioche à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; mais leur maître, en revenant d'examiner leur ouvrage, répète tous les soirs : « Ces gueux-là ne travaillent point » ; mais ils sont esclaves, mon ami ; cette idée doit bien empoisonner le maïs qu'ils dévorent et qu'ils détrempent de leur sueur. Leur patrie est à deux cents lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs et reconnaître la fumée des pipes de leurs camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze, enlèvent une piroque, et s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque toujours la vie ; et c'est peu de chose, lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns cependant sont arrivés à Madagascar ; mais leurs compatriotes les ont tous massacrés, disant qu'ils revenaient d'avec les blancs, et qu'ils avaient trop d'esprit. Malheureux ! ce sont plutôt ces mêmes blancs qu'il faut repousser de vos paisibles rivages. Mais il n'est plus tems ; vous

avez déja pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfans pour un fusil ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers tems de là colonie, les Nègres se retiraient dans les bois, et de là ils faisaient des incursions fréquentes dans les habitations éloignées. Aujourd'hui les colons sont en sûreté. On a détruit presque tous les *marons;* des gens payés par la commune en font leur métier, et ils vont à la chasse des hommes aussi gaîment qu'à celle des merles.

Ils reconnaissent un Être suprême. On leur apprend le catéchisme; on prétend leur expliquer l'évangile; Dieu sait s'ils en comprennent le premier mot! on les baptise pourtant bon-gré, malgré, après quelques jours d'instruction qui n'instruit point. J'en vis un dernièrement qu'on avait arraché de sa patrie depuis sept mois; il se laissait mourir de faim. Comme il était sur le point d'expirer, et très-éloigné de la paroisse, on me pria de lui conférer le

baptême. Il me regarda en souriant, et me demanda pourquoi je lui jetais de l'eau sur la tête : je lui expliquai de mon mieux la chose; mais il se retourna d'un autre côté, disant en mauvais français : Après la mort tout est fini, du moins pour nous autres Nègres ; je ne veux point d'une autre vie, car peut-être y serais-je encore votre esclave.

Mais sur cet affligeant tableau
Qu'à regret ma main continue,
Ami, n'arrêtons point la vue,
Et tirons un épais rideau;
Dégageons mon ame oppressée
Sous le fardeau de ses ennuis :
Sur les ailes de la pensée
Dirigeons mon vol à Paris,
Et revenons à la *caserne*,
Aux gens aimables, au Falerne,
A toi, le meilleur des amis,
A toi, qui du sein de la France
M'écris encor dans ces déserts,

Et que je vois bâiller d'avance
En lisant ma prose et mes vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris? tandis que le soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à vous autres la neige et les frimas. Réalises-tu ces *projets d'orgie* auxquels on répond par de jolis vers et par de bons vins? Peut-être qu'entouré de tes amis et des miens, amusé par eux, tu les amuses à ton tour par tes *congés* charmans.

Peut-être, hélas! dans ce moment
Où ma plume trop paresseuse
Te griffonne rapidement
Une rime souvent douteuse,
Assiégeant un large pâté,
D'Alsace arrivé tout-à-l'heure,
Vous buvez frais à ma santé,
Qui pourtant n'en est pas meilleure.

Dans ce pays le tems ne vole pas, il se

traîne; l'ennui lui a coupé les ailes. Le matin ressemble au soir, le soir ressemble au matin; et je me couche avec la triste certitude que le jour qui suit sera semblable en tout au précédent. Mais il n'est pas éloigné cet heureux moment où le vaisseau qui me rapportera vers la France sillonnera légèrement la surface des flots. Soufflez alors, enfans impétueux de Borée, enflez la voile tendue. Et vous, aimables Néréides, poussez de vos mains bienfaisantes mon rapide gaillard. Vous rendites autrefois ce service aux galères d'Énée, qui le méritait moins que moi. Je ne suis pas tout-à-fait si pieux; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes amis! lorsque l'Aurore, prenant une robe plus éclatante, vous annoncera l'heureux jour qui doit me ramener dans vos bras, qu'une sainte ivresse s'empare de vos ames :

D'une guirlande nouvelle
Ombragez vos jeunes fronts,

Et qu'au milieu des flacons
Brille le myrte fidèle.
Qu'auprès d'un autel fleuri
Chacun d'une voix légère
Chante pour toute prière,
Regina potens Cypri;
Puis venant à l'accollade
D'un ami ressuscité,
Par une triple rasade
Vous saluerez ma santé.

LETTRE IV.

A M. DE P... DU S...

Paris, 1777.

Tu dis bien vrai, Du S... quand une heureuse aubaine
De nos pères joyeux couronna les ébats,
Ils faisaient deux amis, et ne s'en doutaient pas.
Le même astre a réglé ta naissance et la mienne.

Nous reçumes le jour dans ces climats brûlans
Où deux fois le soleil repassant sur nos têtes
Féconde la nature, et fixe dans nos champs
Ce printems éternel chanté par les poètes.
Là, comme on fait ailleurs, je végétai neuf ans.
Qu'on chante; si l'on veut, les beaux jours de l'enfance;
Je n'en regrette aucun; cette *aimable ignorance*
Est un bonheur bien fade aux yeux de la raison;
Et la saison de l'innocence
Est une assez triste saison.
Transplantés tous les deux sur les bords de la France,
Le hasard nous unit dans un de ces cachots,
Où, la férule en main, des enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle, et jamais comme on pense.
Arbrisseaux étrangers, peu connus dans ces lieux,
S'il nous fallut souffrir la commune culture,
Des mains qui nous soignaient les secours dangereux
N'ont pu gâter en nous ce que fit la nature.

A peine délivrés de la docte prison,
L'honneur nous fit ramper sous le dieu des batailles;
Tu volas aussitôt aux murs de Besançon;

Un destin moins heureux me poussa dans Versailles.

Réunis sur les flots, nous bénissions le sort;
Mais il nous attendait aux rivages d'Afrique.
Sans doute il te souvient de cette nuit critique
Où nous allions passer du sommeil à la mort?
Un soldat qui fumait nous retint à la vie.
Nous étions réservés à des dangers nouveaux.
J'entends encor d'ici les rochers d'*Abrolhos*
Retentir sous les coups des vagues en furie;
Je vois notre vaisseau, dans un calme trompeur,
Céder au courant qui l'entraîne;
Je vois régner par-tout une morne frayeur,
Je lis dans tous les yeux que ma perte est certaine,
Je revois le trépas et toute son horreur.
O toi, de mes pensers dépositaire utile,
Toi, qui connais mon cœur, tu sais s'il fut ému.
Voyant tout, mais d'un œil tranquille,
J'écrivais, presque sûr de n'être jamais lu.

Te souvient-il encor de l'homme aux quatre tentes,
De ce couvent peuplé d'Ursulines galantes

Des maris portugais, de *Dona Theresa*,
Belle comme l'Amour, plus friponne peut-être,
Infidelle d'avance à l'époux qu'elle aura,
Et nous jetant le soir des fleurs par la fenêtre?

Le port des Hollandais nous reçut à son tour.
Tu soupires, sans doute, et ta bouche chrétienne
Nomme la tendre *Bergh*, jeune luthérienne,
Que ton zèle avait su convertir à l'amour.

Nous arrivons enfin. Pardonne, ô ma patrie!
Mais je ne connus point ce doux saisissement
Qu'on éprouve en te revoyant;
Mon ame à ton aspect ne s'est pas attendrie.
La patrie est un mot, et le proverbe ment.
Toi seule, ô mon Éléonore,
As rendu ce séjour agréable à mes yeux.
Tendre et fidèle objet d'un amour malheureux,
Peut-être tu ressens des peines que j'ignore:
Va, mon cœur les partage, et te rend tes soupirs.
En vain le sort jaloux termina nos plaisirs;
De mon bonheur passé je suis heureux encore.

Enfin, après quatre ans d'inconstance et d'erreur,
Je te suis dans Paris. Là, maître de moi-même,
Sans desirs, sans amour, paresseux par systême,
Sur la scène du monde assez mauvais acteur,
Je déchire mon rôle, et deviens spectateur.
    Mon vaisseau battu par l'orage
A regagné le port, et n'en sortira plus.
Que dis-je? dès demain, ennuyé du rivage,
Peut être irai-je encor l'exposer au naufrage
Sur ces mêmes écueils qu'il n'a que trop connus.
    C'est le travers de tous les hommes
De chercher le repos et de s'en dégoûter;
Ce bien si desiré n'est doux qu'à souhaiter.
    Nous ne vivons point où nous sommes;
L'esprit vole plus loin, il voit d'autres climats,
Il en fait la peinture à notre ame séduite,
Et ce qu'il embellit a toujours plus d'appas.
    La peine est aux lieux qu'on habite,
Et le bonheur où l'on n'est pas.

LETTRE V ET DERNIÈRE.

A MON FRÈRE.

Pondichéry, septembre 1785.

Le ciel, qui voulait mon bonheur,
Avait mis au fond de mon cœur
La paresse et l'insouciance;
Je ne sais quel démon jaloux
Joignit à ces aimables goûts
L'inquiétude et l'inconstance.
Après un exil de vingt mois,
Je quittai la brûlante Afrique,
J'allais pour la dernière fois
Repasser le double tropique;
Mais un desir impérieux
Me pousse aux indiens rivages.
Toujours errant et paresseux,

J'aime et je maudis les voyages
En aide-de-camp transformé,
J'ai vu la mer Asiatique,
Et de la Taprobane antique
Le ciel constamment enflammé
Sa rive, aujourd'hui pacifique,
N'offre ni vaisseau ni canon;
Suffren n'y laissa que son nom.
C'est-là son unique défense;
Et la hollandaise prudence;
Qui du sort prévoit peu les coups,
Se repose avec indolence
Sur les lauriers cueillis par nous,

J'ai parcouru d'un pas rapide
Des bois tristes et sans échos.
Une main adroite et perfide
Y transplanta quelques moineaux,
Comme ancienne connaissance
J'ai salué ce peuple ailé,
Du lieu chéri de sa naissance
A regret sans doute exilé.

Poussé par un vent favorable,
J'arrive dans Pondichéry.
Montrez-moi ce fameux Bussy
Aux Indiens si redoutable.
La mort l'a frappé, mais trop tard;
Aisément vaincu par Stuard,
Par la goutte et par la vieillesse,
Il va rejoindre nos guerriers,
Dépouillé de tous les lauriers
Qu'il usurpa dans sa jeunesse.

Ce monde si souvent troublé
Par la politique étrangère,
Ce monde toujours désolé
Par l'Européen sanguinaire,
Sous les maux qu'y laissa la guerre
Gémira long-temps accablé.
Unie au glaive inexorable,
La faminé, plus implacable,
En a fait un vaste tombeau.
Les champs regrettent leur parure;
Le coton languit sans culture,

Et ne charge plus le fuseau.
L'avarice tourne ses voiles
Vers ce lieu jadis florissant,
Arrive et se plaint froidement
Qu'on a haussé le prix des toiles.

Pour ne pas l'entendre, je fuis
Le brûlant séjour de la ville;
Contre la ville et ses ennuis
Oulgarey sera mon asile.
O printemps! réponds à mes vœux.
Si ma voix, jadis plus brillante,
Célébra ta beauté riante
Et fit aimer ton règne heureux
Demande à Flore ta parure,
Et viens escorté du Zéphir,
Donner ta robe de verdure
Aux champs que je vais parcourir.
Jeune et mélodieuse encore,
Ma lyre a protégé les fleurs;
Charmantes filles de l'aurore,
Pour mes yeux hâtez-vous d'éclore,

Rendez-moi vos douces odeurs.
Arbres chéris, dont le feuillage
Plaisait à mon cœur attristé,
Prêtez-moi cet utile ombrage
Que mes vers ont souvent chanté.
Que dis-je? ce climat vanté
Ne connaît ni Zéphyr ni Flore;
Un long et redoutable été
Flétrit ces champs et les dévore;
Mon cœur, mes yeux sont mécontens;
Et je redemande sans cesse
Mes amis avec le printems;
J'aurai dit dans un autre tems:
Le printems avec ma maîtresse.
Mais hélas! ce nouveau séjour
Me commande un nouveau langage,
Tout y fait oublier l'amour,
Et c'est l'ennui qui me rend sage.

Vaincu par les feux du soleil
Je me couche sur l'herbe rare;
Je cède aux pavots du sommeil:

La douce illusion m'égare.
Tout-à-coup je suis introduit
Dans un bois épaissi par elle,
Dont la fraîcheur est éternelle,
Et qui change le jour en nuit.
J'apperçois des perles liquides
Sur le feuillage vacillant ;
J'ordonne, et les rameaux humides
Viennent toucher mon front brûlant.

Mais un cri frappe mon oreille;
Ce cri propice me réveille;
Et je m'éloigne avec effroi
De la couleuvre venimeuse,
Qui dans sa marche tortueuse
Glissait en rampant jusqu'à moi.

Le jour fuit, l'Indien fidèle
Va prier Rutren et Brama,
Et l'habitude me rappelle
Que c'est l'heure de l'opéra.

Venez, charmantes Bayadères,
Venez avec tous ces appas
Et ces parures étrangères
Que mes yeux ne connaissent pas.
Je veux voir ce sein élastique
Enfermé dans un bois léger,
Et cette grace asiatique
Dont l'*Histoire philosophique*
Se plaît à peindre le danger.
Venez, courtisannes fameuses,
Répétez ces jeux séduisans,
Ces pantomimes amoureuses,
Et ces danses voluptueuses
Qui portent le feu dans les sens.

Raynal vous a trop embellies;
Et vous trompez mon fol espoir.
Hélas! mes yeux n'ont pu vous voir
Ni séduisantes ni jolies.

Le goût proscrit leurs ornemens,
L'amour n'échauffe point leur danse,

Leur regard est sans éloquence,
Et leurs charmes font peu d'amans.
N'en déplaise aux voix mensongères,
N'en déplaise aux brillans écrits,
On ne rencontre qu'à Paris
Les véritables Bayadères.

J'y serai bientôt de retour;
Et puisse enfin la destinée
Dans cette ville fortunée
Fixer désormais mon séjour!
Je suis fatigué des voyages.
J'ai vu sur les lointains rivages
Ce qu'en Europe tu peux voir,
Le constant abus du pouvoir.
A l'intérêt d'un sot en place
Par-tout les hommes sont vendus;
Par-tout les frippons reconnus
Lèvent le front avec audace;
Par-tout la force fait les lois,
La probité paisible et douce
Réclame en vain ses justes droits;

Par-tout la grand'chambre est un bois
Funeste au passant qu'on détrousse.
L'amour est bien un bois aussi,
Et le plus fin s'y laisse prendre,
Mais dans celui-là, Dieu merci,
L'on peut crier et se défendre.

Heureux donc qui dans vos climats,
Maître de lui, sans embarras,
S'amuse des erreurs publiques,
Lit nos gazettes, rit tout bas
De nos sottises politiques,
Donne à l'amour quelques soupirs,
A l'amitié tous ses loisirs.
De son toit rarement s'écarte,
Et qui prudemment paresseux,
Ne te fait jamais ses adieux
Que pour voyager sur la carte!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

POÉSIES ÉROTIQUES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



